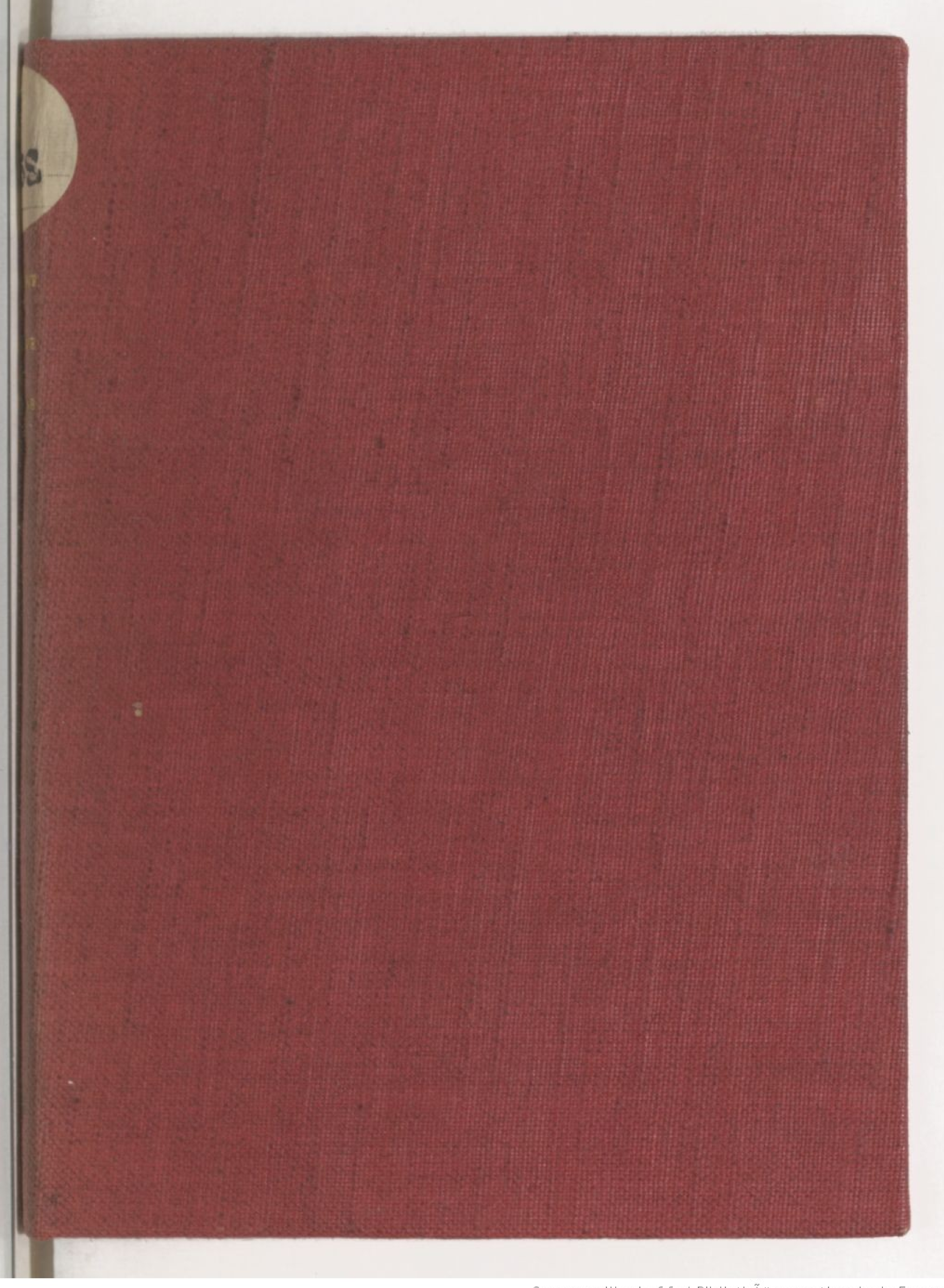
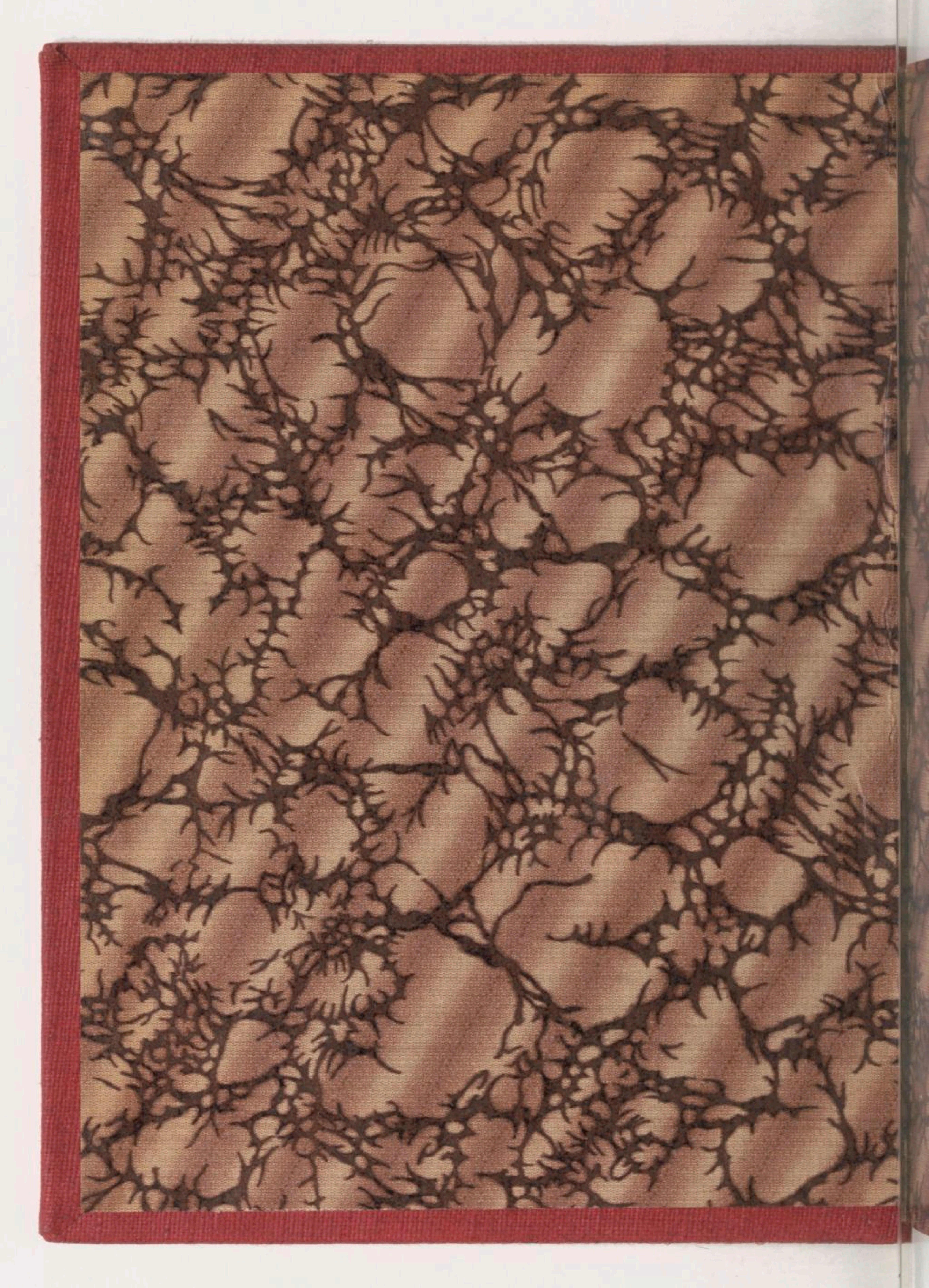


Le Poème des griffons









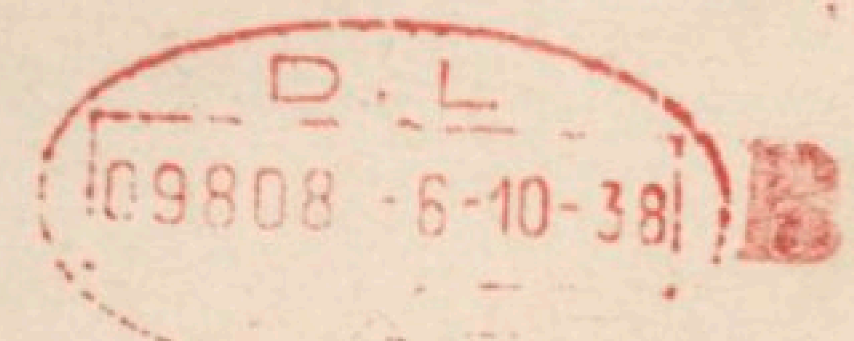
TRISTAN DERÈME

LE POÈME DES GRIFFONS



GRASSET

LE POÈME DES GRIFFONS



DU MÊME AUTEUR

Le Violon des Muses. Éd. Bernard Grasset.

LA VIE QUOTIDIENNE
AU PRISME DE LA POÉSIE

Le Poisson Rouge. Éd. Bernard Grasset.
L'Escargot Bleu. Éd. Bernard Grasset.
La Tortue Indigo. Éd. Bernard Grasset.

En préparation :

L'Onagre Orangé. — Le Lapin Jaune. — La Poule Verte. — La Libellule Violette.

La Verdure dorée, poèmes.
L'Enlèvement sans clair de lune *ou les propos et les amours de M. Théodore Decalandre.*
Le Zodiaque *ou les Etoiles sur Paris,* poèmes.
Poèmes des Colombes.
Patachou, Petit Garçon.

En préparation : Les Colibris *et leurs amours,* roman.

TRISTAN DERÈME

LE POÈME DES GRIFFONS



GRASSET

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DEUX CENT SOIXANTE-DIX-SEPT EXEMPLAIRES, DONT : DIX EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS JAPON 1 à 6 ET I à IV; QUATORZE EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS HOLLANDE 1 à 8 ET I à VI; VINGT-TROIS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 à 15 ET I à VIII, ET DEUX CENT TRENTE EXEMPLAIRES SUR ALFA OUTHENIN-CHALANDRE, NUMÉROTÉS ALFA 1 à 200 ET I à XXX.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE POUR LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES « LES AMIS DES BEAUX LIVRES » SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA CUVE DES PAPETERIES DE RIVES, A SON FILIGRANE, ET NUMÉROTÉS A. B. L. 1 à A. B. L. 70.



J'AVAIS EU L'IDÉE, JE L'AVOUE, DE *publier, sans aucun commentaire, le demi-millier de vers que l'on rencontrera dans ce petit livre, mais je me réjouirais que mes lecteurs, qui sont mes amis, voulussent prendre quelque plaisir, dans cet ouvrage, à respirer un peu de l'air du paysage où ces poèmes ont germé.*

T. D.

LA PETITE VILLE

C'EST PAR L'AIR CALME ET NONCHALANT du bel été que j'ai retrouvé la petite ville. Elle n'a point du tout changé et j'en déduis qu'elle se trouvait heureuse, si elle n'a pas connu le besoin de se donner une autre forme, où elle eût pu rêver de rencontrer plus de bonheur. Dans certaines rues, comme autrefois, les chiens dorment à égale distance des deux trottoirs et, parfois, d'un brusque mouvement de la queue, chassent leurs mouches. C'est vous dire que par ces rues ne passe pas grand charroi : les piétons même y sont rares; et le soleil fait briller les toits d'ardoise, dont la pente est vive pour qu'en hiver la neige glisse rapidement. Mais on me dit qu'il ne neige plus à la froide saison, ou presque plus. Tout s'en va... Je me demande si les averses de neige étaient vraiment moins rares, comme nous le croyions à peu près tous, au temps que nous étions écoliers. La neige nous étonnait beaucoup plus qu'elle ne fait, et si, deux ou

trois fois, elle avait blanchi les rues dans l'année, nos souvenirs restaient et demeurent encore tout éblouis de ce prodige : il avait neigé tout l'hiver!

A l'entrée de la vieille boulangerie, au bord de cette rue qui descend vers la rivière, un petit chat gris se chauffe au soleil incertain. Il y a quarante ans, je l'avais vu, je m'en souviens, au même endroit. Vous me direz que ce n'était pas le même et il est vrai que je n'ai pas entrepris de vous surprendre par quelque fabuleux exemple de la longévité des chats qui, rarement, mathusalémisent... Vous supporteriez, d'ailleurs, difficilement que celui dont je vous parle fût demeuré si jeune. Nous l'envierions.

— Comment l'appelez-vous?

Je l'avais demandé à la boulangère, qui m'avait répondu :

— Il n'a pas de nom. Nous l'appelons minet.

Celui-ci doit s'appeler aussi minet. Rien n'a changé, vous dis-je. Les boulangers ont toujours des chats et si les Égyptiens, jadis, rendaient hommage à ces bêtes silencieuses ou miaulantes, et s'ils les adoraient c'est, je le pense, parce qu'il avaient beaucoup de blé, comme les boulangers. Il convient de remercier les ennemis de nos souris, et nous songerons que c'est donc aux chats que nous devons le pain. Trimalcion en avait dit autant des bœufs : *boves, quorum beneficio panem manducamus : les bœufs... C'est grâce aux bœufs que nous mangeons*

du pain; ils tirent la charrue. Partageons donc, pour ne mécontenter point le mystérieux Pétrone, notre gratitude entre les fils de la chatte et les descendants du taureau, si le laboureur du moins et le boulanger nous en donnent licence.

Je vais d'un pas tardif de la chapelle au pont... Lamartine disait, et mieux :

> Je vais du lac au pic et de la grotte au pont...

et je ne saurais dire à quel point je regrette qu'il ne soit en ces lieux, ni lac, ni pic, ni grotte; et que vois-je! le pont, le vieux pont, on l'a, si n'est point quelque rêve, élargi! Il est vrai que deux charrettes ne s'y pouvaient croiser. Eh bien! l'une attendait que l'autre eût passé l'eau. On avait le temps, au bon temps! On me répête qu'on n'a plus une minute; vous avez dû l'entendre aussi et tant de gens qui, durant un quart d'heure ou pendant toute une après-midi, vous expliquent furieusement qu'ils ne savent, comme ils parlent, où donner de la tête, tant ils ont d'occupations. Dans leur voiture, ils roulent comme le tonnerre et passent le pont maintenant sans seulement ralentir. Ils s'arrêtent sur la place et s'assoient au petit café. Il n'y a qu'eux et les mouches fatiguées. Ils s'ennuient.

L'ONCLE PHILIPPE

CETTE PETITE VILLE, JE LA REVOYAIS toutes les années, lorsque j'étais enfant et que je venais chez mon oncle Philippe, qui avait une longue et large barbe blanche où, le jour de sa fête, à table, il nouait tous les rubans roses, bleus, jaunes, verts, à mesure qu'il ouvrait les menus paquets que ses petits-fils et ses neveux avaient glissés sous sa serviette. Nous étions enchantés de cette barbe multicolore ou, s'il vous plaît mieux, polychrome.

Sa maison était à une demi-lieue de la ville et il me souvient qu'un certain soir, j'avais six ans, comme je venais de descendre de l'omnibus et que le vieux cocher avait posé sur le seuil ma petite malle, que j'aimais beaucoup pour ce qu'elle portait sur le dos deux bandes grises et velues de peau de chèvre, mon oncle me présenta ses trois poissons rouges, ses deux canaris et son chat jaune et gris, qui était tout petit et qui, magnifiquement se nommait Agamemnon. Après le repas, ce

chat se tenait assis devant les chenets, encore que le feu ne fût point allumé, et mon oncle nous révéla qu'Agamemnon écoutait ainsi, par la cheminée, les bruits subtils de l'air extérieur, d'où il déduisait, à la mode chatte, le temps qu'il ferait. Il ajouta que si nous savions comprendre le muet langage de cette bête précieuse, nous aurions continuellement part à ses divinations, mais qu'on était du moins assuré que, si elle se frottait l'oreille avec l'une de ses pattes, il ne manquerait pas de pleuvoir le lendemain. Au reste, chaque fois qu'il pleuvait, l'oncle Philippe nous disait que le chat s'était, la veille, fort longuement frotté l'oreille et si nous surprenions Agamemnon à cet exercice et que la journée suivante ne fût pourtant qu'azur ensoleillé, notre oncle nous expliquait qu'il ne fallait pas douter de notre fourré météorologue, qu'il n'avait point voulu nous tromper ni ne s'était égaré, mais qu'en se grattant, comme il avait fait la veille, il avait seulement apaisé quelque démangeaison, sans songer du tout à prédire le temps.

Je me rappelle que ce même soir quand on m'eut conduit à ma chambre et que je m'y trouvai seul, j'ouvris la grande armoire pour m'assurer que quelque voleur n'y était pas caché? Il en sortit aussitôt un agneau, qui se mit debout sur le tapis où, demeurant immobile et les jambes écartées, il entreprit de bêler d'une voix éperdue. Je poussai de grands cris et mon oncle, qui

accourut, me dit qu'il ne se fallait jamais étonner et non pas même de trouver des agneaux dans les armoires. Nous descendîmes tous trois à la bergerie, où l'agneau bondit et se coucha près de sa mère brebis.

Le lendemain matin, quand je revins à la salle à manger, je fis entendre de bien autres cris : les deux canaris avaient disparu et, dans leur cage, le petit chat ronronnait.

— Le misérable! dit mon oncle. Les aurait-il dévorés?

Nous l'interrogeâmes vainement : les chats ne parlent guère et peut-être ne consentiraient-ils à dire quelques mots qu'assistés d'un avocat chat. Au bureau, les canaris étaient dans le bocal vide où tournaient hier les poissons rouges : une poignée de grains était entre leurs pattes, et un gros livre, nonchalamment posé au-dessus de leurs petites têtes étonnées, leur interdisait de s'envoler.

— Ce chat est sorcier, dit mon oncle.

Mais quand je voulus me baigner, ce fut encore une autre affaire : les trois poissons rouges nageaient allègrement dans la baignoire à demi-pleine d'eau fraîche.

— Ce chat!... dit mon oncle.

Mais c'était mon oncle que je regardais.

— Tout cela n'est rien, reprit-il, et quand j'étais petit garçon, comme tu es, j'avais un oncle qui était encore plus habile qu'Agamemnon. Tu sais que, par les après-midi les plus chauds de la fin de l'été, les serpents sur

les pierres des collines sont engourdis dans la béatitude. Mon oncle, tout doucement, s'approchait d'eux, et n'osait qu'à peine souffler...

Par les jours les plus lumineux,
Il réalisait ce chef-d'œuvre,
En caressant une couleuvre,
De lui faire deux ou trois nœuds...



UN FAMEUX CHIEN DE CHASSE

IL ME SOUVIENT QU'UN JOUR, MON ONCLE me dit, tandis que nous déjeunions dans la salle à manger du rez de chaussée :

— Pour bien chasser, il suffit d'avoir un bon chien : Castor, que tu vois assis sur le parquet, près de moi, m'épargne beaucoup de peine et je suis toujours sûr que, par ses soins, notre table sera pourvue de gibier. C'est un animal extrêmement subtil et rapide... Il a remué l'oreille : il comprend tout ce que nous disons et il lui est très désagréable qu'on le nomme *animal;* mais sa sagesse est telle qu'il ne s'abandonne point à la colère sur ce propos, parce qu'il sait qu'il est très rare, au langage des hommes, que les mots dont nous nous servons conviennent tout à fait aux objets que nous pensons évoquer. S'il parlait, il saurait nous donner quelques leçons de vocabulaire, de style et de syntaxe, où il finirait, peut-être, par s'égarer, comme nous faisons. Il est très subtil, te disais-je, et grâce à lui, je n'ai plus à

brûler une cartouche ni seulement à faire un demi-quart de lieue, quand je désire que nous dévorions un perdreau. Tu ne le crois point?... Castor! Castor, un perdreau!...

Mon oncle se leva; le chien, qui aboyait, courait devant lui. Mon oncle ouvrit la porte, qui donnait sur les prairies et les bois, en disant : « Vite, vite, un perdreau!... » et la referma brusquement, pour reprendre sa place à table. Un instant après, il s'écriait : « Ici, Castor! Apporte! »

— La porte est fermée, dis-je, il ne peut pas rentrer.

Mais déjà Castor était là, qui se ruait aux pieds de mon oncle et lui apportait un perdreau.

— Ce chien est fabuleux! disait tante Mathilde.

J'étais dans les émerveillements; et il ne se passait pas de jour que, pendant le déjeuner, ce chien n'apportât au commandement et de la même manière, des perdreaux, des palombes, des bécasses, des grives...

— Comment fait-il? demandai-je; mais mon oncle me disait qu'il est très difficile de démêler les mystérieuses pensées des chiens, et qu'il était bien regrettable que Castor, qui se montrait si savant, dédaignât d'écrire, comme de parler, car il nous eût révélé des secrets et des causes dont notre infirmité ne nous laissait voir que les apparences et les effets.

Mon oncle souriait; et si je n'avais point été si jeune, j'eusse vite compris que le chien, mis dehors, n'avait point d'autre idée que de revenir près de nous et qu'en

faisant le tour de la maison, il trouvait rapidement la porte ouverte de la cuisine et la vieille Rameline, qui régnait sur les fourneaux et qui avait vite fait de lui mettre en la gueule le perdreau que mon oncle attendait.

Mais à quoi bon savoir les choses? Castor eût aussitôt cessé d'être fabuleux, comme parlait tante Mathilde qui, ses lunettes sur le front, s'enchantait, elle aussi de mes étonnements et qui n'ignorait point, pour ce que de longues années le lui avaient appris, que l'un des plus précieux éléments de notre bonheur, c'est de n'en point savoir les causes.



MON ONCLE ET SON REQUIN

S'IL EST VRAI QUE LA PLUPART DE NOS méditations et de nos songes se rapportent au futur, qui n'est à personne, ou au passé, qui n'est plus à nous, et c'est dire, en quelque manière, que nous ne faisons pas beaucoup de cas du présent, qui est pourtant le seul instant que nous puissions rêver de tenir entre nos doigts, mais, et je crois qu'on l'a déjà dit, et non point en un seul langage :

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

maxime cadencée que nous voudrions faire suivre de ces douze syllabes non moins fameuses :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui,

car ce serait un songe heureux que chaque heure, qui nous a pu causer quelque peine, sût emporter, sur son

cheval, le souvenir, comme la cause de notre mélancolie, il ne faut pas trop longuement nous étonner que, par cet automne pluvieux et dont la fraîcheur déjà plus vive et mouillée nous incite à penser que nous ne reverrons pas le printemps, sans que, selon je ne sais quelle vieille et sidérale coutume, nous ayons traversé les steppes neigeuses de l'hiver, il convient, voulais-je dire, et j'avoue, en chemin, que cette phrase est un peu longue, de ne nous montrer point surpris que nous prenions quelque plaisir et très vif à songer aux belles journées qui ne sont plus, aux étés magnifiques, ainsi qu'aux jours de notre enfance, où il nous semblait que toutes choses ne fussent disposées que pour notre bonheur, dans un monde qui était une telle féerie qu'il nous paraissait tout simple et tout naturel, tant il était conforme à nos secrètes pensées. Cet univers, où nos jours n'étaient que sourires, c'était nous-mêmes qui le construisions et il est vrai que notre oncle nous y aidait délicieusement.

Je n'ai pas oublié qu'au bout de la prairie des vacances, il y avait un petit étang où nous avions rêvé de naviguer et de harponner quelques baleines. Des baleines!... Mais les plus belles sont en nous, et quand on a six ans, on pêche la baleine dans une rigole, comme, les jours de pluie, on chasse le tigre dans les corridors.

Mais l'on avait à peine défait nos malles que l'oncle Philippe nous prit par la main, nous fit signe de demeurer silencieux et, mes cousins et moi, nous mena sur le

bord de l'étang où, du doigt, il nous montra, au bout d'un pieu qui sortait de l'eau, un écriteau de bois où était peint ce mot mémorable qu'il nous fit épeler :

REQUIN

— Il faut, nous dit-il, toujours prévenir le prochain du danger qui le peut menacer. Sur certaines grilles, on lit : CHIEN DANGEREUX. Il est, peut-être, des baleines en cet étang, quoique j'en doute, mais un requin y vit et qui me ruine, tant il faut que je mette de sel dans son eau pour qu'il ne regrette point trop sa mer natale où le cruel se nourrissait de Sirènes épouvantées. N'approchez pas trop de cette onde, car le monstre a le museau prompt et long.

Où est le temps heureux du requin de mon oncle, et je lui devais bien de vous parler de lui! Du haut d'un petit arbre, nous le guettions, et quand la nuit tombait, à cette heure où l'esprit est extrêmement lucide, pour ce que les yeux ne distinguent plus très bien les choses, nous le voyions parfois glisser confusément dans l'eau, sous la lune incertaine. Vous me direz qu'il vivait seulement en nous, comme faisaient les tigres et les baleines de notre enfance, mais il était pourtant si redoutable qu'il a su nous garder de tomber dans l'étang.

LE MIROIR

JE NE SAIS RIEN QUI NOUS SOIT PLUS mélancolique ni plus doux, pour ce que les songes sont les plus profitables de nos refuges, que de retrouver la maison où notre enfance a fleuri; et si je m'aventure à vous entretenir de ces sentiments, c'est que je suis bien assuré qu'ils sont aussi les vôtres et que j'ai pris comme règle de ne jamais vous parler que de ce que vous connaissez — et sais-je autre chose! — propos qui étonnera sans doute, si elles le lisent, ces personnes assez nombreuses, qui pensent n'ouvrir la bouche ni ne prendre la plume que pour nous révéler des aventures qu'elles jugent prodigieuses et dont elles ne sont elles-mêmes surprises que parce que leur ignorance les préserve de savoir que tout le monde en était depuis longtemps instruit. Elles ne cessent, comme on dit, de découvrir la lune et croient que nous pâmerons de délice quand elles nous offriront, sur un grand plat d'argent, quelque reflet de cet astre mystérieux; ou bien, elles

s'enchantent à nous montrer de ces lièvres cornus ou de ces éléphants ailés qui ne respirent que dans l'imagination des hommes, et où nous ne prenions pas garde, parce que loin d'être miraculeux, ils ne sont que l'ornement de nos rêves et que, si l'on en veut disserter gravement, on ne rencontre en eux que des billevesées, si quelque poète n'y mêle point l'heureuse allégorie de nos extravagances; et je n'ai pas besoin de préciser que ce n'est pas seulement aux délires mesurés des Muses, quand leur souffle a gonflé les belles cornemuses, mais encore aux rêveries où s'abandonnent tous les humains que l'on contemple de tels lièvres, de tels éléphants, des libellules aux pieds de bœuf et des carpes qui jouent des cymbales.

Mais, dans la maisonnette natale, et loin tout à coup de la bataille quotidienne, au temps des vacances, on se rencontre soi-même et comme détendu. Le décor ancien, retrouvé brusquement, nous gouverne; sur les marches du vieil escalier qui gémit, nous avons tout à coup six ans. Comme l'on est faible et petit! Au même mur de la chambre de jadis, un miroir brille dans la pénombre, comme autrefois. Mais cet enfant que vous êtes soudainement redevenu, qu'il ne s'avise pas de s'y regarder, s'il n'a d'abord soigneusement clos les volets sur la fenêtre. Ce n'est que dans l'obscurité qu'il est prudent de se pencher sur cette glace. Les ténèbres, qui sont de puissantes fées, vous y montrent ce visage qui

était le vôtre au temps lointain où, le deux octobre, vous deviez rejoindre le lycée. Ne poussez pas le contrevent; n'allumez pas la lampe : ce miroir cesserait d'être magique; l'enchantement se dénouerait aussitôt, et vous sentiriez battre votre cœur à la mesure de songes tristes et fameux. Sans qu'il vous soit besoin d'évoquer la reine Blanche comme lys, Berthe, Alix, Héloïs, Thaïs, ni la barbe de Charlemagne, vous improviseriez de ces petits couplets qu'Amertume en l'ombre accompagne, dès qu'on entr'ouvre les volets :

Rien n'est qu'hier en cette glace
Qui ne montre que le présent,
Sans qu'on puisse mettre en sa place
Quelque miroir plus complaisant.
Quel sorcier m'en ferait présent
Qui me sût rendre ma jeunesse?
Ferme les yeux : c'est reposant,
Et qu'en ton cœur elle renaisse!

Le vent souffle dans le maïs;
L'alouette s'est envolée :
Dites-moi où, n'en quel pays
S'en est ma chevelure allée.
Automne vient et la gelée.
Ma jeunesse, dont fus si fier,
Lamente au seuil du mausolée.
Mon bel ami, c'était hier.

LES PAPILLONS DE NUIT

IL EST ASSEZ BANAL, ET JE N'Y VEUX PAS du tout contredire, de remarquer que le temps passe, et qu'il passe vite. Nous le savons, mais cette vieille vérité ne laisse pourtant pas de nous prendre, en quelque manière, à la gorge, si nous la considérons du moins assez attentivement. Quoiqu'elle soit très antique, elle n'a rien perdu de sa vigueur, et pour nous inciter à des rêveries mélancoliques, elle n'a point à prendre la peine de nous montrer dans l'ombre aucune arme, quand il lui suffit, tous les ans, de nous présenter ce miroir dont je vous parlais tout à l'heure.

Mon oncle, jadis, fredonnait quelquefois une manière de chanson qui me semblait assez vaine, et j'étais trop jeune pour y démêler, parmi d'autres mots, quelques paroles de Ronsard. J'en sais encore le refrain :

Tout ici-bas nous fait la guerre.
Où sont les jours dont on rêva!
Le temps s'en va, le temps s'en va;
Mais, hélas! il ne revient guère...

Je ne savais alors que les heures s'en allassent ni qu'elles s'en allaient, ou je jugeais du moins que, c'était chose toute naturelle et je veux dire la moins émouvante du monde. Il vient un âge où l'on s'aperçoit que c'est aux événements les plus ordinaires que l'on trouve les plus fortes raisons de s'émouvoir; mais à quoi bon le remarquer, quand nous savions déjà sans doute que les grandes personnes et les enfants n'ont point accoutumé de conduire les mêmes raisonnements; et je voudrais seulement me souvenir qu'en ces temps anciens, par les chaudes soirées, tandis que les fenêtres ouvertes nous laissaient voir le clair de lune sur les feuillages doucement remués, les papillons entraient, tournaient autour de la lampe et se posaient sur la table où je venais de dévorer mon dessert.

Mon oncle allumait sa grande pipe et du bout du tuyau, qui parfois fumait doucement, me montrait tour à tour ces bêtes ailées et silencieuses qui me semblaient toutes pleines de mystère, pour ce que je ne les rencontrais jamais dans la journée. Il me venait en l'esprit qu'elles pouvaient le soir descendre de la lune, pour y remonter avant l'aube. Elles avaient, comme cet astre, des couleurs d'argent et d'or, mais qui ne brillaient presque pas, et je pensais que la lune, si elle n'était éclairée que par notre lampe, dans quelque songe où le soleil eût été mort, ne montrerait pas beaucoup plus d'éclat. Mais cette rêverie me semblait si peu sûre que j'en vins

à penser que ces papillons, dont les ailes étaient comme éteintes, qui ne paraissaient ni rouges ni bleus, comme sont leurs frères du jour, et qui me semblaient si tristes et comme usés, ne palpitaient plus que d'une seconde vie incertaine et que je contemplais sur la nappe les papillons de jadis ou de naguère... Ils étaient morts et, chassés du monde qu'échauffe le soleil, ils venaient douloureusement goûter à notre lampe l'illusion de vivre encore et l'ivresse des lumineux souvenirs, et je suppliais mon oncle, quand on m'envoyait au lit, qu'il laissât jusqu'au matin la lampe allumée; mais, quoiqu'il n'eût un cœur de loup ni de rocher, je crois qu'il la soufflait en allant se coucher.

Que ces temps déjà sont lointains! Et voici, ce soir, cette heure qui me semblait autrefois si tardive et qu'alors je ne connaissais point, où mon oncle enfin décidait qu'il avait assez lu et qu'encore qu'il n'en sentît point la moindre envie, le moment lui semblait venu de s'endormir.

Par ma fenêtre, je contemple le paysage nocturne et confus où la seule voix que j'entende vraiment est celle de la fontaine voisine, inlassable et mystérieuse et monotone, qui murmurait devant que je fusse né et qui fera rêver encore les enfants de mes arrière-neveux.

Sur les prés et les bois...

Sur les prés et les bois, cette lune incertaine,
La veux-tu contempler jusqu'au petit matin,
Au murmure d'une fontaine
Où coule et rêve ton destin?

Aux flots des souvenirs, c'est en vain que tu plonges;
C'est une trop profonde et redoutable mer.
Ferme cette fenêtre où tu formes des songes,
Sans qu'il en soit un seul qui ne te semble amer.
N'es-tu dans cette chambre où ta lointaine enfance
S'éveillait en riant aux cris de mille oiseaux,
Et ne voudras-tu pas sur de légers roseaux
Jouer un air qui se balance
Et qui sache enivrer le nocturne silence?

La lune berce au mur l'ombre des blancs rameaux;
Ta lampe est allumée et, dans la nuit d'automne,
Quelle est cette musique et le bruit de ces mots
Où ta mélancolie aux larmes s'abandonne?

— Un papillon gris, un papillon brun
Se sont tous les deux posés sur ma glace.
Encore un beau soir, si triste... Encore un...
Que n'es-tu tortue! En ta carapace,
Toi, de tout blessé, de tout offensé,
Quel songe sans fin dans l'ombre tressé!...
Mais d'être si seul n'as-tu l'âme lasse?
Que les jours sont longs! Comme le temps passe!
Comme il a passé!

Le songe qui s'égare aux secrètes années
Ne foule dans la nuit que guirlandes fanées.

Où sont de mes printemps les escaliers fleuris
Et les papillons bruns et les papillons gris,
Qu'à peine je voyais, s'ils venaient dans ma chambre,
Où mes illusions me gardaient de l'ennui?
Brun et gris, c'est hier à côté d'aujourd'hui.
Comme avril aux destins est proche de septembre!
J'avais des cheveux bruns quand je vins à Paris;
Je ne sais plus comment ils sont devenus gris,
Et le temps est passé de grimper aux échelles,
A l'heure de la lune et des chauves-souris,
Pour sauter à pieds joints sur le balcon des belles.

Beaux papillons de nuit, qui près de moi dormez,
Sans remuer le bout d'une aile,
Tandis que je me perds en ces jardins fermés,
Où meurent les rosiers dans une ombre éternelle,
Avec les rossignols que la vie a plumés,
N'est-ce quelque faiblesse où notre esprit s'étonne,
Au lieu d'improviser de gaillardes chansons,
Quand le temps est venu de peser les moissons
Dont nos jours ont comblé les greniers de l'automne?



L'ÉCHELLE

DANS LA VIEILLE MAISONNETTE, J'AI retrouvé mes amis, qui passent tous les ans avec moi quelques semaines, loin des vacarmes de Paris où nous vivons le reste de l'année, et je ne saurais vous dire comme nous nous réjouissons de nous retrouver en ces solitudes ensoleillées et fraîches, préservées de tant de personnes dont il apparaît assez bien qu'elles n'ont en ce monde aucune autre mission que de donner de l'impatience aux malheureux qui sont contraints de les entendre.

Mais peut-être aimez-vous beaucoup les importuns? Ce serait d'un cœur assurément charitable, mais qui ferait mentir le nom que l'on donne à ces ennuyeuses gens dont je ne pense pas du tout éteindre la race, si je vous parle d'eux, quand il nous faut bien constater qu'ils ont trouvé le moyen de survivre aux trois actes des *Fâcheux* que leur avait consacrés l'illustre Molière, et c'est fort heureux!

Si je viens de dire que je m'en réjouis, si je suis prêt à le redire, n'en déduisez pas que je chérisse ceux qui me lassent et m'ennuient; mais je ne puis m'empêcher, et comme vous faites, d'aimer Molière, et si sa comédie avait été si efficace qu'elle eût fait aussitôt, et pour toujours, disparaître les fâcheux de notre planète, qui penserait encore à cette pièce? Elle ne serait plus qu'une avalanche d'alexandrins sans objet; on ne la lirait plus ou, du moins, on ne la lirait guère, car il est vrai qu'elle pourrait encore enchanter quelques personnes érudites et qui ont le goût de l'extraordinaire et du fabuleux, comme saurait faire une comédie que les siècles et les siècles nous eussent conservée, où quelque plésiosaure, plein de verve et de génie, se fût moqué des coutumes et des travers d'un grand nombre de ses contemporains.

Il se faut donc réjouir, pour la gloire des auteurs, que la force comique ne montre point des effets trop meurtriers et qu'une comédie ne soit point une manière d'assassinat. Si les misères peintes d'Harpagon avaient mué tous les ladres en honnêtes gens, qui voudrait voir jouer l'Avare? Et, par une conséquence générale, où serait Molière? Où seraient Plaute et quelques autres? Qui se soucierait, en notre siècle, de tous ces auteurs, en qui nous devrions saluer des mérites plus prodigieux encore, mais non sans je ne sais quel regret, dont nous rougissons, car s'ils avaient de la sorte rendu parfaite la race des hommes, ils lui eussent enlevé beaucoup de ce pit-

toresque où nous prenons plaisir à la railler, au même moment que les autres se moquent de nous.

Que nos amis nous ennuient quelquefois, qui s'en étonnerait, quand nous savons que l'amitié la plus délicieuse est toute pleine de devoirs? Mais les indifférents, ceux que nous connaissons à peine et qui nous importunent de leurs confidences!... Ont-ils quelque demi-secret où ils pensent être mêlés, il faut qu'ils nous en chargent. On dirait qu'ils portent toujours une échelle dont ils ne font rien au demeurant et qui, peut-être, ne leur appartient pas. Ils n'auraient qu'à la poser sur le sol. Non point! Ils veulent que tout le monde la voie : ils l'appuient sur vous et, montés sur le premier échelon, ils entreprennent de vous parler à tue-tête au creux de l'oreille. Puis ils s'en vont, toujours portant l'échelle qu'ils appuient tour à tour sur le bord du chapeau de toutes les personnes qu'ils rencontrent et qu'ils croient connaître, recommençant inlassablement leur interminable discours.

Que ne voient-ils, comme l'on dit, le pour et le contre, où l'objet de leur harangue leur apparaîtrait habituellement vain? Que ne scient-ils leur échelle du haut au bas et, bien entendu, suivant la longueur des deux montants! Ce serait diviser le problème. Ils auraient deux échelles, mais qu'une tige de métal pourrait unir par deux de leurs bouts; ce serait une échelle double, et comme, toute seule, elle se tiendrait droite, ils ne se soucieraient

plus d'aller l'appuyer sur personne, tant ils verraient au reste que les barreaux et les raisons d'un de ses côtés annulent, en quelque manière, les échelons, comme les arguments de l'autre.

Le sage, dans le silence et dans la paix, médite au sommet d'une échelle double!...



QUARANTE ANS

ET QUE FAITES-VOUS, TOUT SEUL, O prétendu sage, au haut de votre échelle? demanda Mme Baramel; et faut-il, sous le prétexte de méditer, se vouer de la sorte à je ne sais quelle mélancolie?

— Madame, dit M. Théodore Decalandre, si nous nous réjouissons tous de ce bonheur que vous avez d'être jeune, nous ne saurions sentir aucun plaisir comparable quand c'est notre âge que nous considérons.

— Pour moi, dit M. Polyphème Durand, je ne connais à peu près rien de plus triste que le pauvre *slogan* de ce malheureux dont les journaux ont rapporté l'aventure, et qui s'est, l'autre jour, pendu dans un bois, non loin de sa maison, après avoir glissé dans sa poche un billet où l'on put lire ces quelques mots écrits de sa main :

J'ai quarante ans,
C'est suffisant.

Pensait-il qu'en quarante années, il avait eu l'occasion ni le loisir de connaître ce monde et par conséquent

de le juger? Tous ceux qui ont dépassé ce huitième lustre ne manqueront point de s'étonner : A quarante ans, diront-ils, comme nous savions peu de choses!

Car il est bien vrai que ce doit être le moment où l'esprit plus calme, et c'est-à-dire plus vigoureux, peut commencer de considérer l'univers, sans que les passions lui cachent, en quelque manière, les abîmes profonds de la destinée, comme ses joies les plus sûres et les plus durables. On se plairait à soutenir que jusqu'à ces saisons, où l'on s'avoue enfin qu'on a les tempes grises, on a rêvé que l'on vivait, alors, si on le peut dire, que l'on était plutôt vécu, tant il est de forces dans l'homme que notre esprit ignore ou qu'il a tant de peine à contraindre, quand du moins elles ne se montrent pas si puissantes qu'elles emportent la raison elle-même, qui se persuade qu'elle est le plus libre du monde et qu'elle conduit et pousse cet attelage, dont les terribles chevaux ne la connaissent plus.

A quarante ans, sans doute, on n'est plus un jeune homme; on est un homme jeune, encore que l'on commence à démêler mille objets de mélancolie aux tonnelles du mois de mai.

Qu'on prétende que quarante ans
Ne sont, deux fois, que vingt printemps,
Tu tressailles, Muse, et t'étonnes
Qu'on oublie, en notre univers,
Les étés, comme les automnes,

Et les hivers,
Que j'enferme au plus court des vers,
Car ils tiennent bien trop de place,
Avec leur vent triste et leur glace
Et leurs jours qui nous sont si longs,
Dans Paris où nous nous gelons,
Quand nous raclons nos violons...
Quarante années!
O destinées!...
Est-ce quelque raison de pousser des clameurs,
Ni d'écrire surtout : *J'ai quarante ans : je meurs,*
Comme on proclamerait que deux et deux font quatre,
Et qu'avec les destins on n'a plus à se battre!
« *Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs...* »
Disait l'autre, et Piron, dans sa *Métromanie,*
S'il nous montre un vieillard, on le voit plein de feu
Et qui ne voudrait guère abandonner le jeu :
« *Je veux,* (dit-il) *chez moi que tout chante et tout rie.*
» *L'âge avance et le goût avec l'âge varie.*
» *Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;*
» *Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs...* »

Qu'il eût été heureux, ce vieux monsieur par quelque prodige, de se retrouver tout à coup à quarante ans, mais avait-il l'air de se plaindre?

Quarante ans!... Quelle belle fuite
De semaines pleines d'instants!
Chaque seconde est une truite,
Et tu la croyais déjà cuite...
Que n'ai-je encore quarante ans!

DE LA TERRE QUI TOURNE ET TOURNE...

QUE VENEZ-VOUS NOUS PARLER AINSI du temps qui ne sait faire autre chose que de s'en aller? dit M. Decalandre. J'étais dans cette brûlante prairie le plus satisfait des hommes et, peut-être, parce que je ne pensais à rien et que la chaleur de la journée glissait en moi je ne sais quelle molle volupté. Je commençais de rêver à quelques vers que notre jeune ami Pierre Lhoste eût quelque jour reçus, si j'avais jamais eu le courage de m'arracher à cette béatitude pour me rendre auprès de mon encrier...

Je vous écris...

Je vous écris... On ne le voit que trop, la poésie est pleine de mensonges.

Je vous écris, mon cher ami,
Dans des vagues d'herbe endormi,
Ou, du moins, dormant à demi.

Sur ma feuille, une sauterelle
Cuit au soleil des beaux étés.
Que mon nez lui soit une ombrelle :
C'est la moindre des charités.

L'Hippogriffe de l'Arioste
Ne sait point rivage plus beau!
N'aimez-vous, mon cher Pierre Lhoste,
Cet heureux pays où j'accoste,
Où le loisir est mon flambeau?

Sont-ce des monts ou si c'est l'onde,
Dont les flots, au lointain sont bleus?
Je ne sais... Décors fabuleux,
Bercez ma paresse profonde.

Et quand j'entends le bruit léger de ces deux ruisseaux qui s'unissent à deux pas de nous, je pense à l'odelette que depuis longtemps je voudrais nouer pour André Rousseaux. Je lui avais promis une peinture de ce paysage qui sait si bien nous inciter à ne rien faire que je n'ai encore ajusté de ce futur ouvrage fugitif que les quatre premiers vers :

Que ne puis-je, mon cher Rousseaux,
Dans l'opaque fraîcheur des noisetiers sauvages,
M'endormir entre deux ruisseaux,
Au point où chacun d'eux perd l'un de ses rivages!...

— Voulez-vous nous faire entendre, dit Mme Baramel, que notre conversation vous empêche de dormir et que vous le regrettez.

— Et que ne dites-vous tout simplement et comme tout le monde, le mot de *confluent*, au lieu de dérouler un grand vers?...

— Il est des jours, Monsieur, où l'on peut prendre plaisir à montrer les choses au moyen des mots, au lieu de faire entendre seulement leur nom; et je m'égarais en des rêveries où j'essayais de résoudre les problèmes les plus vains du monde. Je me demandais notamment si, dans un vers français de douze pieds, on pouvait faire entrer douze mots, dont il s'en trouvât un formé de trois syllabes...

— C'est pour le moins la cubature de la sphère! Et voilà comme vous perdez votre temps...

— Douze mots, dont un de trois syllabes, et qui sera *rivages*, s'il vous plaît... Et de plus, un mot de deux syllabes...

— Un mot de trois syllabes... Onze autres mots, dont un de deux syllabes... Douze syllabes en tout... Je...

— Ne venez vous pas de l'entendre?

Au point où chacun d'eux perd l'un de ses rivages...

Comptez : douze mots, douze syllabes... Ce sont jeux innocents; on le sait; je l'avoue; mais je me suis bien

assez creusé la tête, comme parlent les bonnes gens, qui disent aussi dans leur langage que les têtes se creusent comme les crânes se bourrent; j'ai suffisamment travaillé pendant mes jeunes saisons, où j'eusse assurément prouvé que j'étais plus sage en me montrant un peu plus fol, pour qu'il me soit, maintenant que ma barbe est blanche devenue,permis, et du moins au temps des vacances, de me plaire à des divertissements que leur frivolité fait beaucoup ressembler d'ailleurs à la plupart de ces problèmes où les mortels pensent consacrer de sérieuses veilles. Donnez-moi licence de me détacher, en quelque manière, de ces préoccupations quotidiennes qui n'ont pas, au demeurant, beaucoup plus de poids que ce que vous êtes tout près de nommer mes billevesées. Je ne sais même plus en quel temps nous sommes, et puisque l'année qui commence...

— Eh! Monsieur, est-ce maintenant en l'été que les ans prennent leur source?

— Ils l'y rencontreraient aussi bien qu'au jour que nous nommons le premier de l'An. A chaque instant, une année s'ouvre et qui s'achèvera quand la terre aura fait une fois sa route autour du soleil. Le premier janvier, en cette affaire, ne vaut pas mieux que le 10 février ou que le 12 août. On l'a choisi et je ne songe point à lui ravir cette vaine dignité, mais ce n'est même pas, et pour qu'on le remarque, le jour de l'un des deux équinoxes ni de l'un des deux solstices : nos calendriers seuls

l'ont mis au rang où nous le saluons, et je n'apprivoise donc point une trop grosse chimère si, sans que je m'occupe de vouloir ployer personne à mon caprice, je me plaîs, quand j'y songe et quel que soit le temps, à caresser des vœux pour la nouvelle année.

Autour du vieux soleil...

Autour du vieux soleil, la vieille terre tourne,
Et sur soi-même tourne aussi,
Et dans le bel azur ou dans l'air obscurci,
Dans l'allégresse ou le souci,
Paraissent tour à tour ou se cachent Passy,
Pernambouc, Zanzibar, Tamatave, Libourne,
Montevideo, Tomsk, Paramaribo, Brest,
Tokio, Tombouctou, Batavia, Melbourne,
Lima, Yokohama, Lisbonne, Bucarest,
Et je n'ai pas nommé le village où vous êtes,
Clymène, et ce n'est point que je ne pense à vous,
Mais avez-vous le temps de lire les gazettes,
Même à l'heure tardive où chantent les hiboux,
Qui, comme ce poète et comme vous, Clymène,
Comme les océans et la tendresse humaine,
Tournent sur cette courbe où le sort les promène
Et que nous parcourons en sept-cent-trente fois
Trois-sixièmes d'une journée,
Ou, s'il vous plaît, en une année,
Pour ne perdre aux calculs vos loisirs ni ma voix.

Or voici que la terre en frémissant se rue,
Afin de parcourir l'ellipse parcourue :
— *Quel renaissant plaisir*, proclame-t-elle, *j'ai*
A voguer, en tournant, sur un cercle allongé!...
Mais s'il faut que le vrai montre sa face nue,
Nous dirons que la terre à tourner continue...
Et, quoiqu'elle ne sache entendre aucun conseil :
Qu'elle reste longtemps fidèle au vieux soleil!
Comme la pierre, hélas! s'échappe de la fronde,
Elle s'élancerait dans l'énigme profonde;

Nous partirions sur elle à l'autre bout du monde,
Et qui sait quel destin, par cette immensité,
Où nous emporterions la ténébreuse lune,
Trouverait, dans la nuit, la pauvre humanité,
Pour subir à jamais sans l'avoir mérité,
Mais c'est, en nos climats, coutumière infortune,
Le sombre châtiment de l'infidélité!
Adieu, matins charmants, pleins de bergeronnettes!...
Il se faut méfier des songes des planètes!
Puissent-elles rester honnêtes!
Et la nôtre d'abord où nos belles amours
Roucoulent doucement par les nuits incertaines,
Et penchent leur bonheur au secret des fontaines,
Dès qu'avril se réveille et réchauffe les jours.

Que sur son fil imaginaire,
La vieille terre tourne encor,
Sans se ruer comme un tonnerre,
Dans les plis vagues du décor!
Que l'ellipse demeure close,
Où, comme nos aïeux, nous sommes voiturés!
C'est l'espoir où je me repose :
Les plus modestes vœux sont les mieux assurés.



DE L'AMOUR DES HUMAINS

QUE N'AI-JE ENCORE QUARANTE ANS ! reprit M. Théodore Decalandre.

L'un de nos deux paons s'avançait vers nous à travers la prairie. Il venait, selon sa coutume, nous demander du pain que d'un coup de bec fort brusque et vigoureux, il prenait au bout de nos doigts inquiets. De temps en temps, tandis que nous causions, il poussait son cri terrible qui, sur une branche du cerisier, épouvantait les colombes.

— Il est bien vrai, Madame, que la solitude, ainsi que vous le pensez, et quoique nous attendions toujours d'elle quelque enchantement, se montre surtout très habile à nous donner de la tristesse, pour ce que, dès qu'il n'est plus personne autour de nous, il ne se rencontre plus que nous-même que nous puissions contempler. Vous me répondrez que ce n'est point autrement que nous saurions rêver d'apprendre à nous connaître; mais qui bien se connaît...

— Bien se porte! s'écria Mme Baramel, qui ne savait voir une bascule sans s'y poser comme une bergeronnette. Mais est-il aucun oiseau qui s'inquiète de son poids ni, comme elle dit à tout moment, de sa ligne?

M. Decalandre sourit et reprit :

— Qui bien se connaît, se méprise et ne s'enivre plus aux louanges humaines.

— Hélas! Hélas! Que n'êtes-vous tous un peu femmes, Messieurs!

— Un peu femmes!

— Certes! Et vous m'accorderez que nous montrons toutes, aux heures calmes, comme aux traverses de la vie, un peu plus de courage que n'en contient à l'accoutumée votre cœur! Dans quel pessimisme vous égarez-vous les uns et les autres? Et cet arrêt : qui bien se connaît se méprise... J'aime mieux ce qu'on lit sur nos pauvres bascules.

— Prenez garde, Madame : *Qui bene seipsum cognoscit, sibi ipsi vilescit, nec laudibus delectatur humanis.*

— Ah!...

— C'est cet arrêt dont vous parlez et vous voyez qu'il n'est pas mien. Je venais seulement de le traduire pour vous et c'est très aisément que vous le retrouverez au troisième alinéa du chapitre deuxième du premier livre de l'*Imitation*. J'entends certes ce que vous m'allez dire, encore que vous ne soyez point du tout frivole...

— Je vous dirai, Monsieur, que puisque nous sommes

des vivants, il est peut-être sage que nous nous laissions un peu entraîner au courant de la vie, si nous ne voulons pas avoir l'air de poissons qui s'assiéraient sur le rivage, pour contempler le fleuve et pour juger des nageoires de leurs pareils. Ces muets spectateurs seraient vite défunts. Que ce vous soit leçon...

— Je ne sais en effet, Madame, personne qui songe à nier que les poissons périssent rapidement quand ils se tiennent hors de l'eau...

— Vous pouvez vous moquer! En tout cas, je suis gaie et vous êtes triste!

— ...hors de l'eau, disais-je. Mais pour ce qui est de la vie, j'en suis venu à penser qu'il fallait choisir de la vivre ou de la comprendre.

— Ah! Ah...

— Et quand je dis choisir!... Est-ce choix?... N'est-ce point quelque destination qu'il nous faut bien accepter et je ne veux pas insinuer que nous en éprouvions aucun regret, tant elle nous sait plaire, aux uns comme aux autres, pour la seule raison, et qui paraît dès qu'on y pense, qu'elle est vraiment ce que nous sommes. Nos amis, sur ce point, me ressemblent beaucoup et c'est pourquoi, sans doute, nous étions faits, comme l'on dit, pour nous rencontrer et pour nous entendre. C'est là, je le vois bien, Madame, où je crois que vous êtes très étonnée, pour ce que vous pensez que nous sommes affligés, comme vous le diriez, de je ne sais quel renon-

cement, qui n'en est pas du tout un et dont, au demeurant, nous ne gémissons pas davantage que ne ferait quelque géomètre si on lui donnaît à remarquer qu'il n'est point cercle, ellipse, ni sphère, ni aucune de ces figures que son esprit goûte tant de plaisir à considérer. Il rirait bien si vous lui demandiez la permission de le muer en une des courbes qu'il étudie; mais il est vrai que vous rêvez, dans notre azur et nos nuages, d'être étoile, et vous l'êtes souvent, alors qu'il nous convient de vivre en astronomes. Aux tourbillons du drame ou de la comédie, rien ne vous paraît plus nécessaire ni plus agréable que de tenir un rôle où vous vous enivrez, quand notre meilleur enchantement, nous le trouvons dans la contemplation des personnes qui, dans ce théâtre immense, poussent leurs rugissements ou leurs vocalises, découvrent leur gorge ou fourbissent un poignard, tandis que nous tentons de démêler dans l'ombre, au-dessus d'elles, quelques-uns de ces fils par où l'auteur de l'ouvrage qu'elles représentent les tient suspendues.

Que venez-vous au demeurant nous parler de pessimisme, quand notre seul souci comme notre unique plaisir est d'être sincères et si nous voyons les choses comme elles sont, c'est du moins notre songe, et vous avez le vôtre, pourquoi vous serait-il permis, lorsque nous peignons leur tableau, de nous reprocher qu'elles ne se montrent plus propres à satisfaire vos pensées?

Quand je vous dis qu'un triangle n'a que trois côtés, je vous devine toute prête, et selon votre nature, à prétendre que si je m'abandonnais à plus d'allégresse, il en aurait peut-être quatre; mais je vous laisse juge, sur ce propos, de ce que vous appelez mon pessimisme et de ce que nous nommerons votre enthousiasme.

J'entends bien que c'est une sorte d'ivresse et qui est charmante, que de se laisser emporter par le courant et d'en venir à ce point, où se montrent certains d'entre nous, qui, dans cette eau qui les emporte, remuent si follement leurs nageoires qu'ils sont enfin persuadés que c'est leur agitation qui meut le fleuve. J'ai connu jadis un moulin dont les ailes tournaient au sommet d'une colline heureuse et qui rêvait, ou c'était moi, que l'air serait demeuré calme, si ses toiles n'avaient entrepris de le battre de temps en temps, pour éventer ainsi les prairies voisines que rôtissait le soleil.

Gardez, Madame, de penser, et ce serait le contraire précisément de mon dessein, que j'aie décidé de fuir la société des hommes, non plus que celle des moulins, et vous vous rappellerez sans doute qu'à l'un de nos derniers dîners à Paris, vous m'avez fait courtoisement reproche que mes rires fussent assez bruyants, et il est vrai que je riais et beaucoup plus que vous, à ces histoires fabuleuses encore que vraies que, sous la rose, nous contait notre jeune ami Marcel Espiau.

Qui voudrait...

Qui voudrait, mon cher Espiau,
T'écrire une ligne de prose
De ce Béarn où la pie au
Genévrier vole et se pose?

C'est dans ces vallons pleins d'oiseaux
Qui s'éveillent dans mes troènes,
Que je taille quelques roseaux
Pour mes flûtes parisiennes.

Ainsi, soufflant, et sous mes doigts,
Cet hiver, je verrai renaître,
A Paris, les prés et les bois
Dont l'odeur berce ma fenêtre;

Et j'entendrai crier encor
Un paon féroce entre deux urnes,
Quand j'aurai quitté ce décor
Pour le bruit des métros nocturnes.

Mais s'il est des festins heureux, n'en est-il pas beaucoup plus d'autres où l'on se demande, aussitôt qu'on s'y trouve assis, pourquoi l'on a quitté son logis si tranquille. C'est véritablement une rage chez certaines personnes, que vous n'avez pas deux fois vues, de vous prier à déjeuner ou à dîner, alors qu'elles n'ont même pas une historiette à vous conter et qu'elles ne se soucient en aucune façon du tour coutumier de vos pensées, ce qui ne les empêche point, en phrases incertaines, de rendre à vos talents mille hommages confus. Durant

deux heures, on traite, à leur table, de divers objets où nul, à l'ordinaire, n'entend rien et non pas même, ni surtout ceux qui en dissertent. C'est de la sorte que l'on prétend, comme ils disent, *agiter des problèmes et goûter des aperçus*... La conversation, quelle belle chose!... Mais quand les gens n'ont rien à dire...

— Ils parlent!

— Je n'aime pas de me trouver ainsi dans la dépendance des autres hommes. Il me déplairait beaucoup sans doute de vivre en ermite, et c'est bien ma peine et celle de beaucoup de nos amis, qui sans savoir se donner un visage hébété, comme faisait La Fontaine en de telles aventures, s'ennuient souvent, comme il m'avient, parmi ces personnes que, très courtoisement, nous nommons nos semblables. Mais il est vrai que nous ne nous passons que fort mal de leur compagnie...

— Vous voilà perdu, Monsieur, dans un fort triste problème, dit en riant M. Polyphème Durand, et l'on démêle bien, à vous entendre, que vous avez depuis très longtemps, cessé de pratiquer les ouvrages fameux de Sully-Prudhomme. Il est, de sa main, certain sonnet :

Le laboureur m'a dit en songe...
— Fais ton pain,

dit Mme Baramel. Il n'est pas un écolier qui ne le sache.

— Et vous avez remarqué certainement combien le

poète se montre serein, aérien et désintéressé, quand il nous enseigne que notre vraie raison d'aimer les hommes, c'est que nous ne pouvons nous passer de leurs services. Sur ces pics si hauts que la pensée s'y trouve toute voisine des plus beaux astres, on se sent honnêtement pris de quelque vertige, où l'on pense ouïr une nouvelle Carmen :

L'amour, qui n'est fils de Bohème,
Ne connaît qu'une seule loi :
Si j'ai besoin de toi, je t'aime;
Si je t'aime, tu sais pourquoi!

— Eh! Eh!... dit Mme Baramel.

— Pourquoi, Monsieur, dénaturer ainsi les vers de Carmen, quand il nous suffit de nous rappeler ce que disait Mme d'Escarbagnas, sur le propos de M. Tibaudier conseiller, et de M. Harpin, receveur des tailles, dans la ville d'Angoulème. On lui reprochait que ce fussent *des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme elle :* « Ce sont, répondit-elle, gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir... » Molière croyait ainsi donner à rire : il ne se trompait point; mais nous avons changé tout cela : il ne s'agit plus de *ménager*, mais d'*aimer*, et que vous aimiez, et pour la même raison...

— Pour la même raison!... s'écria M. Durand.

— ...le laboureur, le tisserand, le maître d'hôtel et la manucure, comme le conseiller et le receveur des tailles!

— Hélas! et certains, dans cet esclavage que le poète, du haut de son Parnasse obscur, leur révèle ou leur rappelle, pourraient, peut-être, et s'ils avaient quelque goût de la liberté, rencontrer des raisons de ne chérir plus du tout leurs semblables. *Notre ennemi*... La Fontaine, déjà...

— Vous rêvez, je le crains, de refaire, à votre façon, les tercets du célèbre sonnet, et déjà, je devine...

J'ouvris les yeux, et l'aube, hélas! était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les épis mûrissaient dans les champs de maïs.

Je connus mon malheur, et qu'au monde où nous sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et depuis ce jour-là, je les ai tous haïs.

— Quelle horreur! dit Mme Baramel.

— Quelle horreur!...

— Comme dirait Alceste, en ce siècle où nous sommes,
Ma haine est générale, et je hais tous les hommes...

souffla M. Labride en riant.

— Faut-il refaire ainsi des vers fameux! Laissons de grâce Alceste en repos, si je l'ose dire : ce n'est point de

notre problème qu'il se souciait; et nous ferions mieux de nous demander si, malgré cette servitude où nous devons passer nos jours et qui parfois nous pèse, sans qu'elle ait beaucoup d'ornements, il n'est pas quelque raison, et qui sache mieux nous charmer, de désirer que nous nous aimions tous.

— Certes! Et je suis très content que vous bannissiez ainsi cet affreux et bas souci de l'utilité où Sully-Prudhomme avait fait le vain songe de trouver l'une des sources de la poésie. Il me suffit de penser qu'en mille et mille gens que je connais ou que j'ignore, palpitent les mêmes soucis, les mêmes peines et les mêmes joies qu'en moi-même et que nous sommes voués au même destin, qui est émouvant et bref, pour que je les aime. C'est à quoi je rêvais naguère et c'était à la veille de Noël :

Muses de mon Pays, disais-je...

Muses de mon Pays, de Paris, des villages,
Où la lune frissonne aux ténèbres des puits
Et se cache dans les nuages
Quand le coq du clocher chante au milieu des nuits;
Muses tranquilles des ombrages,
De la paix, du loisir aux profondes clartés,
Des bergers, de la hutte où séchaient les fromages,
Quand les brebis paissaient l'herbe des bleus étés;
Muses des bois et des cités,
Des sources, des bureaux, des ports, des étalages,
De l'aurore et de l'entrepôt,
Des jeunes avions et des vieux attelages,
Des nids, des carrefours, des mines et des plages,
Pour ce soir de Noël chantons un peu plus haut!

De chanter à mi-voix, ce n'est pas grand défaut,
Et par ce siècle, plein de larmes et d'alarmes,
Où se plaignent les cœurs de si rudes vacarmes,
De l'époque incertaine et du fracas des armes,
Une voix mesurée a quelquefois des charmes;
Mais cette nuit nous chanterons
Comme chantent les vignerons,
Qui saluent la vendange neuve,
Comme les rameurs du vieux fleuve
Qui tirant sur leurs avirons,
Entendent les cloches sereines
De la ville où, dans leurs maisons,
Ils trouveront, près des tisons,
La récompense de leurs peines.

Les cloches sur la ville, enchantent l'air obscur;
Une étoile palpite et glisse par l'azur,

Tandis que dans l'étable et sur la paille amère
Un nouveau-né s'éveille à côté de sa mère
Et doucement sourit entre l'âne et le bœuf.
Le ciel est plein d'amour et de comètes bleues;
La lune coutumière est comme un astre neuf;
Les derniers autobus perdus dans les banlieues
Roulent sous les ormeaux dans l'heureuse clarté
Qui fait de cette nuit une aurore d'été,
Où l'espoir en riant, danse autour des charrues;
Et les mille moineaux des squares et des rues,
Ceux de la Madeleine et du Trocadéro,
Ceux d'Auteuil, de l'Étoile et de la cour du Louvre,
S'envolent vers l'étable et frappent au carreau,
Piaillant pour prier que la fenêtre s'ouvre.
Cinq ou six sont déjà sur les cornes du bœuf,
Et l'âne en porte trente-neuf
Tout le long de sa rude échine,
Et ces cœurs ailés de Paris
Ne sont plus qu'allégresse et cris
Pour louer l'enfance divine.

Enfant, dans cette étable où nous sommes aussi,
Venus de Brest ou de Nancy,
De Bergerac ou d'Annecy,
De Dunkerque ou de Beaugency,
De Douai, d'Auxerre, d'Auxonne,
De Sissonne ou de Carcassonne,
De Montmirail ou de Poissy,
De la Villette ou de Bercy,
De Picpus ou de la Sorbonne,
De Croulebarbe ou de Charonne,
De Vaugirard ou de Passy,

De Grenelle ou de Montparnasse,
Dissipe enfin cette menace
Qui nous donne tant de souci,
Et qu'il nous soit permis de travailler dans l'ombre,
Et de chanter à plein gosier,
Sous la vigne et le cerisier,
Sous la glycine et le rosier,
Sans penser tout le temps à quelque heure plus sombre,
Comme aux nuits qui ne sont qu'un immense brasier,
Où croulent dans l'horreur les rêves de l'aurore,
Jusqu'en l'abîme qui dévore
L'espoir des songes les plus doux,
Cependant que la Mort pousse les noirs verrous.
Quel est le souvenir ce soir, qui ne nous pèse!
Bel été de mil-neuf-cent-treize!...
Où sont les compagnons qui riaient avec nous?
Sur la vieille terre où nous sommes,
N'est-ce assez de bourbiers rouges du sang des hommes,
Et le fer et le feu qui tombent de l'azur,
Les faut-il retrouver aux aubes du futur?

Entre le bœuf et l'âne, Enfant qui nous écoutes,
Dont les petites mains sont pleines de clarté,
Fais que notre destin s'avance sur ses routes
Dans la calme lumière et la tranquillité.
Une voix n'est jamais perdue;
Que la nôtre soit entendue;
Rends-nous la quiétude : elle nous est bien due.
Que la vipère en vain, torde les bleus anneaux
Dont la veuve future en secret s'épouvante,
Et que tes yeux divins rassurent ta servante
Et nous donnent la paix comme aux pauvres moineaux.

SUR LA ROUTE INCERTAINE

QUE N'AI-JE ENCORE QUARANTE ANS! soupira M. Decalandre.

— Vous l'avez déjà dit!

— Je ne l'ignore guère, ni que c'est la plus vaine des lamentations. De minute en minute, un beau songe s'écoule, ainsi que nos regrets; et la solitude, dont nous parlions tout à l'heure, est assez bien comme une horloge qui, continuellement, nous dit, non pas que l'heure passe, mais qu'elle a passé. Les horloges elles-mêmes, qui avaient toujours battu dans la maison, s'arrêtent et le temps, comme une brise inlassable, continue de souffler dans notre espace qui nous paraît immobile et qui nous emporte.

Que de choses, qui étaient de nous-mêmes, sont mortes et vaguement ne ressuscitent qu'à ces heures où,

dans la retraite, nous évoquons les saisons de jadis ou de naguère, dont certaines et presque toutes, sinon toutes, ne seront même plus l'image d'un reflet quand nous aurons quitté ces décors où s'enchante et gémit notre terrestre aventure.

C'est vrai...

C'est vrai. Je ne sais plus dans cette heure incertaine,
Où la chauve-souris flotte par l'air obscur,
Si je boirai jamais à l'heureuse fontaine
Où nos illusions se baignent dans l'azur.

La lune a disparu derrière les nuages,
Comme a fait le beau songe où brillait l'univers,
Et je ne sais quelle ombre étouffe les feuillages
Où tant d'oiseaux chantaient au bout des rameaux verts.

Est-ce l'ombre nocturne ou ta noire pensée
Qui, sous ce laurier sombre où tu pèses tes jours,
Décolore le monde et l'ivresse passée
Et noue un large crêpe à l'aile des amours?

Je ne sais. Puisse l'heure où les roses collines
Frémiront sous l'abeille et le pied des chevreaux,
Puisse l'aurore douce au secret des ravines
Réveiller ce vieux cœur en dorant nos carreaux!

Puissé-je, comme hier, répandre sur les choses
Un songe si puissant qu'il sache ranimer
La colère du fleuve et la sève des roses,
Et qu'il ne soit plus rien que je ne veuille aimer;

Et que l'automne et l'ombre, au feu de nos pensées,
Présageant l'aube proche et le nouvel azur,
Tu chantes, vieil oiseau, sous tes plumes froissées,
Pour le siècle qui rêve aux gouffres du futur.

Quel curieux spectacle pourtant nous donnait, dès notre adolescence, la foule des poètes qui avaient commencé de voir l'azur en même temps que nous. Spectacle au demeurant toujours renouvelé... Dès leur jeune saison, où ils se prennent à rêver d'une gloire qu'ils ne serreront peut-être jamais dans leurs bras, les poètes forment des bataillons légers où les conquérants sont liés par un même goût des Muses ou pour mieux dire, et si je l'ose, sous une certaine nuance du même goût; et tous ces groupes, côte à côte, et montant vers le sommet, entourent la montagne d'une sorte de fabuleux arc-en-ciel. Ce sont au demeurant et tandis qu'ils tentent de s'éloigner de la plaine, pour la dominer, grandes et mémorables batailles entre ces bataillons et souvent même entre guerriers de la même escouade. Les cavaliers de l'Indigo se ruent sur les hoplites de l'Orangé, mais leur attaque est plus vive encore et plus acharnée contre les archers du Bleu, car il ne vous étonnera guère qu'il ne soit teintes plus ardentes à se quereller ni qui mettent plus grande violence à désirer qu'on les regarde et qu'on les distingue que celles précisément qui voisinent dans cette ascension; et pour ne les confondre pas, au point où elles semblent entre elles jointes, il faudrait parfois d'incomparables télescopes.

Cet arc-en-ciel ou, s'il vous plaît mieux, cet arc-en-pente ne peut, et vous me l'alliez dire, monter vers la cime qu'en se rétrécissant. Vous évoquerez une cein-

ture qui, pour se rapprocher de l'azur, aspirerait à se muer en diadème ou quelque bracelet qui, sur un bras levé, voudrait devenir bague... Déjà, le cercle est plus étroit; des teintes entières se sont comme volatisées; d'autres se sont unies et mêlées et quand ce mouvant anneau touche presque au sommet, voici que d'autres larges cercles, où brillent et brûlent toutes les couleurs, paraissent à la base du pic qu'ils encerclent, pour s'élever aussi vers les nuages et le ciel. Ce sont, tout bouillonnants d'espérance, les nouveaux joueurs de lyre.

Les songes d'une génération volent au vent d'octobre comme les feuilles d'un été. Le groupe déjà de nos compagnons, qui chantaient plus allégrement que les oiseaux d'avril, marche d'un pas plus lourd sur la route incertaine, et si nous devions nous compter, il n'y faudrait même plus tous les doigts d'une seule main. Marsan, lui aussi, l'autre jour, nous a quittés...

Pour Eugène Marsan...

Pour Eugène Marsan les roses que tu cueilles,
Qu'elles aient la beauté des matins radieux;
Que la rosée encor brille à toutes leurs feuilles,
Pareille, triste Muse, aux larmes de tes yeux!
Le songe de nos jours n'est plus qu'une fumée,
Et le sort est habile à plier nos genoux;
Médite et parle bas : la tombe est mal fermée;
Il n'a point achevé de rêver parmi nous;
Mais n'ouvre point trop tôt ta main désespérée;
Ne laisse pas tomber ces fleurs sur le tombeau,
Vaine averse : leur flamme écarlate et dorée,
Presse-la sur ton cœur comme un vivant flambeau,
Et sache les lier, toi qui les as choisies,
Puisque c'est au lien que se marque l'esprit
Qui sait à la raison courber les frénésies,
Pour former le trésor qui charme et ne périt.
Le choix et le lien... Il faut nouer ces roses,
Pour en faire un présent qui plaise à notre ami;
Et nos pleurs ont mouillé la gerbe que tu poses
Sur la terre où son corps est à peine endormi.

— Mourir, n'est-ce point toujours partir trop tôt?... Ponchon lui-même s'en est allé. J'ai remonté, l'autre soir, la rue Cujas. C'était à la fin d'une belle et chaude journée; par-dessus les toits, le dôme gris bleu du Panthéon s'effaçait dans l'air léger... Je me suis arrêté devant l'hôtel où avait vécu le poète, un hôtel calme, avec ses boiseries couleur de chataigne sombre sur la rue. Un peu de lumière montrait à peine dans l'entrée, derrière les vitres de la porte, les deux plantes vertes dans leurs vases mélancoliques et le tableau, près de l'escalier, où les clients suspendent ou prennent leur clé. Il me semblait que Ponchon allait descendre, que j'apercevrai d'abord la pointe de son pied sur la dernière marche...

Je le vois encore à l'ombre frémissante des marronniers de l'avenue Henri Martin, sous son petit chapeau noir, le regard toujours vif, encore que depuis très longtemps il eût la barbe blanche. Tous les matins, il venait à pied de son logis jusqu'aux portes du Bois.

— Je ne fais plus maintenant les deux routes, me disait-il. Je suis un peu fatigué. Je reviens par l'autobus.

Il prenait le 19, qui roulait doucement vers le Trocadéro. Il avait déjà quatre-vingt-neuf ans et me confiait que la marche quotidienne et le goût qu'il avait toujours eu de l'aïl n'avaient cessé de le garder de la maladie.

Saint-Pierre dit...

Saint Pierre dit : — Quel est cet homme
Qui vers nous monte par l'azur,
Et qui ne dit comme il se nomme
En s'asseyant sur notre mur?
N'a-t-il point vu la vieille porte
Au loquet encore incertain,
Où, tremblant devant leur destin,
Les élus posent leur main morte?

A la manière des moineaux,
Il est venu sur nos créneaux,
A côté de l'ange de garde;
Et déjà voici qu'il regarde
Les merveilles du Paradis,
Sans entendre ce que je dis.

N'a-t-il point des ailes secrètes
Pour qu'il se montre si léger
Et qu'il sache ainsi voyager
Selon l'usage des mouettes,
Des rossignols, des alouettes,
Des colibris et des poètes,
Qui ne rêvent d'aucun danger,
Quand ils s'éloignent de la terre,
Tant ce n'est pour eux un mystère
Que l'azur les doive loger.

Souriant aux métamorphoses,
On le voit flotter sur les choses,

Comme fait sur l'onde un bouchon.
— Saint Pierre, dit Raoul Ponchon,
C'est ma première aube posthume,
Et je ne sais point la coutume
De ces lieux où je suis monté
Pour y vivre l'éternité;
Mais je sais que mon existence
Fut faite de songes fleuris,
Où j'avais choisi pour sentence :
SOIS LYRIQUE, GOUTE ET SOURIS.
Tant de gens poussent de vains cris,
Dont le cœur est plein de mépris,
Qui s'emportent pour une puce
Qui trouve en eux son aliment,
Quand rien n'existe où je ne pusse
Rencontrer un enchantement;
Et j'ai donc l'âme fort sereine,
Apportant mon remerciement
A la Puissance souveraine,
Car tout ce que le Créateur,
Dans la plaine ou sur la hauteur,
Institua pour notre terre,
Les cieux lointains, les prés voisins,
Les roses comme les raisins,
L'évidence avec le mystère,
Il n'est rien du vieil univers
Qui ne se mire dans mes vers
En des reflets où, créature,
Je rends grâces à la nature;
Et déjà, je me réjouis
D'être parmi les éblouis,
Car si la terre n'est parfaite,

Où je n'ai vu que des beautés,
Que sera-ce que cette fête,
Les jours sans fin de ces étés
Où mes destins sont transportés!



L'HOMME A LA BOUGIE

NOUS NOUS TAISIONS DEPUIS UN moment, quand M. Polyphème Durand nous dit:

— La semaine dernière, je dinais au restaurant, et me trouvais tout près d'un vieux monsieur qui, venant d'achever son repas, tirait de sa poche une petite bougie et une cuillère à café. — Cette cuillère est à moi, comme vous le voyez, dit-il au maître d'hôtel, qui s'était approché doucement, et je crois qu'il fallait que je vous en donnasse de la sorte avis, si je désire que vous ne sentiez aucune inquiétude, quand je la mettrai ou, pour dire vrai, la remettrai dans ma poche, à l'instant où, bientôt, je quitterai ces lieux.

Dans cette cuillère, il versa quelques gouttes de vin, qu'il commença de chauffer sur la bougie qu'il avait allumée. Le vin bouillait et l'alchimiste l'offrait délicatement à la flamme. — Monsieur, me dit-il, sans tourner la tête, ne vous étonnez point, et je voudrais seulement qu'il me fût permis de vous demander si vous avez

jamais songé que les plus fameux gourmands de la Grèce et de Rome, s'ils ont pu goûter des vins fameux dont le nom est venu jusqu'à nous, n'ont jamais bu, ni vu, que je pense, une goutte de ce que nous nommons eau-de-vie, s'il est vrai, comme certains l'enseignent, que c'est aux Arabes que nous devons l'invention de l'alambic. Il est même des gens qui vont jusqu'à prétendre, mais n'ayons garde à leur sophisme de nous rendre, que Mahomet, ayant interdit à ses fidèles l'usage du vin, il se rencontra, parmi les peuples du prophète, des personnes assez subtiles pour découvrir ainsi l'alcool, qu'elles buvaient sous des tonnelles fleuries, en alléguant que cette liqueur n'était point breuvage défendu. C'est là quelque pernicieuse doctrine, qui nous inciterait à penser qu'il peut arriver aux réformateurs, quand ils prêchent la sobriété, de réussir à conduire leurs troupes vers la plus savante ivrognerie. Mais, pour laisser l'Islam en paix, je rêvais donc que Lucullus et Trimalcion ignoraient nos liqueurs et qu'ils n'avaient jamais admiré, dans leurs festins les plus magnifiques, une de ces omelettes qui, sans être dévorées par le feu, se montrent vêtues de vivantes flammes, où s'émerveillait notre enfance, quand l'autre soir, relisant, par hasard, un drame en cinq actes de Jean Richepin : *La Martyre*, j'y retrouvai le cuisinier Bdella, que j'avoue que j'avais assez bien oublié. Il entrait, précédé d'un esclave qui portait, sur un plateau d'argent, un gâteau couronné de

flammes bleues, et déclamait pour annoncer ce mets lumineux et le définir :

Artologanus triple à la pulpe de somphe,
Surnommé le gâteau qui flambe!... Mon triomphe!

Je ne m'attarderai pas aux rimes en *omphe* ni seulement à vous redire le célèbre sonnet de Philippe Berthelot :

Au delà de l'Araxe où bourdonne le gromphe...

Ce n'est pas notre objet, quand je cherche, évoquant les recettes perdues, à chauffer si bien dans ma cuillère ce peu de vin, que l'alcool qu'il contient s'échappe et brusquement s'allume à la flamme qui tremble. Vous me direz que je pourrais faire ces distillations chez moi; mais je suis toujours seul au logis, comme sont les vieux garçons. A qui, devant ma bougie, parlerai-je de mes expériences? Il me serait si agréable d'avoir un témoin de mon succès, qui semble, hélas! au demeurant, n'éclater guère! Et pourtant le vin se peut, en quelque sorte, enflammer! Rappelez-vous la secourable Cyrène, à la source du fleuve Pénée, quand son fils Aristée lui vient demander secours, ses abeilles mortes. Autour d'elle, et sur des sièges de cristal, sont des Nymphes charmantes : Drymo, Xantho, Spio, Phyllodoce, Thalie, Lyco-

rias, Clio, Béroé, Ligéa, Déiopée, Opis, Cymodoce, Nésæe, Cydippe, Aréthuse, Clymène... — « Emplis, dit-elle, ces coupes de vin de Méonie, que nous fassions des libations à l'Océan... »

Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam,
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit.

D'allumer ce nectar, ne serai-je le maître?
Le vin brûle; on le voit à ce double hexamètre,
Et s'il faut le redire avec une autre voix,
Delille nous rapporte à son tour que :

« *Trois fois,*
« *Le feu sacré reçut la liqueur pétillante,*
« *Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante...* »

Il était tard; le restaurant s'était vidé.

— Monsieur, disait le patron dans un sourire inquiet, je peux vous montrer mes factures. Mon vin est pur... Si vous venez pour les fraudes...

— Ah! Monsieur, répondait mon voisin, comme vous vous égarez innocemment, quand je ne songe en notre siècle qu'aux breuvages des peuples morts.

— C'était un vieux fol! dit Mme Baramel.

— On ne sait; et j'ai cru voir en cet homme un poète malheureux et je veux dire qui ne parvenait pas à faire vivre son dessein, s'il est vrai que les poètes ont coutume d'enflammer, dès qu'ils les contemplent, les moindres

objets et qui nous sont le plus familiers. D'une goutte du plus ordinaire des vins, il rêvait de tirer une petite flamme.

— La poésie, dit Mme Baramel...

— Vous allez nous dire, une fois de plus, qu'elle est morte, soupira M. Polyphème Durand.

— Je ne sais pas si elle a beaucoup de lecteurs, en notre siècle, mais oserez-vous soutenir qu'elle soit encore comme une sorte de dieu dans le cœur des poètes; et, puisque vous avez publié quelques recueils de vers, me direz-vous que vous vous êtes vraiment jamais senti contraint d'écrire?

— Contraint d'écrire?...

Contraint d'écrire? Assurément,
Et depuis le commencement
De cette mienne destinée,
Qui, sans doute, me fut donnée
Pour n'être point comme un poisson,
Et pour lier le sens au son.

La poésie est en mon cœur comme une source.
Qui saurait arrêter ses flots,
Où s'abreuvent la chèvre et l'ourse,
Où se mirent l'automne et les coquelicots?

Il faut chanter comme on respire :
C'est la voix d'un secret empire
Qui frémit aux plus humbles vers,
Et qui livre aux âmes complices,
Sur les rythmes de l'univers,
Nos peines pleines de délices.



THÉATRE RAPIDE

— CE DOIT ÊTRE UN TERRIBLE TRAVAIL, dit Mme Baramel, que de composer des vers, et j'imagine que pour nouer les syllabes, afin que d'elles jaillisse une musique heureuses, vous devez vous enfermer dans une salle dont la tapisserie, par ses dessins et ses couleurs, se montre propre aux enchantements et qu'il vous faut vous pencher sur un encrier qui soit d'un cristal heureux ou d'un métal si rare et si délicatement ciselé que vos esprits, le contemplant, se prennent à rêver.

— Je demanderai donc à quelque architecte de construire pour moi, dès que ma fortune sera faite, une maison où vos songes nous apparaissent et qui comprenne, aussi bien qu'une salle à manger et des chambres à coucher, plusieurs pièces où les Muses trouvent à pénétrer un singulier plaisir. Plusieurs pièces, dis-je, car que ferais-je d'une seule? Nous en aurions une pour les chansons, une autre pour les madrigaux, une autre pour les

odelettes, une autre pour les élégies... Les unes seraient brillantes et gaies, et certaines se montreraient toutes pénétrées d'une tristesse qui s'enfoncerait jusqu'au lugubre. D'autres salles encore, où je me pourrais transporter rapidement et pour quelques minutes, seraient aussi très utiles à tous les genres de cet art, aussi bien à l'épopée qu'à l'acrostiche et, je vous ferais visiter, si vous me faisiez l'honneur de venir chez moi, la pièce où naîtraient aisément les métaphores, comme la chambre où les comparaisons s'ajusteraient sans peine. Je ne parle pas du grenier où palpiteraient des milliers de rimes.

— Vous rêvez!

— Je le crois.

Qu'est-il besoin d'un encrier
Ni d'une lampe qu'on allume,
D'un buvard ni d'un porte-plume
De palissandre ou de laurier?

Écrire, à quoi bon?... Je murmure
Le début d'un vers qui me plaît;
Le poème se gonfle : il est
Comme une grappe en mes doigts mûre.

Mais il est vrai que si les poètes se soucient assez peu d'aucun décor où composer leurs vers, le plus précieux de leurs biens, en ce siècle, leur fait terriblement défaut. C'est le loisir que je veux dire et dans cette existence

tourbillonnante où ils sont emportés comme tous leurs contemporains, comment sauraient-ils patiemment apprivoiser les mots où leurs sentiments voudraient trouver une voix? On nous disait tout à l'heure que personne n'avait plus le temps de rien faire. Hélas!... Je sais beaucoup de gens qui en sont venus à se persuader qu'ils n'ont même plus le loisir de prononcer entièrement les mots et qui, non contents de dire, et comme tout le monde, l'*auto*, le *métro*, les *accus*, pour l'*automobile*, le *métropolitain*, les *accumulateurs*, et comme certains, une *photo*, pour une *photographie*, s'abandonnent à croire qu'il soit élégant de dire les *champis*, pour les *champignons*, ou les *escas*, pour les escaliers, en attendant qu'ils disent les *tatous*, pour les *tatouages*, ou les *camés*, dont on ne saura plus s'il y faut apercevoir des *caméléons* ou des *camélias*, et qui se font de la sorte un langage qui n'est souvent plus entendu que d'eux-mêmes, mais par où ils pensent montrer qu'ils sont hommes d'action et que leur vie est si lourdement occupée qu'elle ne leur laisse pas le temps de faire entendre ni d'écrire toutes les syllabes qui devraient former leurs discours.

Il ne nous déplairait pas de les convier, pour les inciter au souci de la perfection, à se rappeler le nom des Muses ou, du moins, à l'apprendre, encore que l'on tienne pour assuré que ces déesses n'ont point auprès d'eux aucun crédit; mais c'est un fameux problème et vous n'avez pas oublié ce personnage d'une comédie

de Robert de Flers et de G. A. de Caillavet, qui ne savait plus nommer les neuf inspiratrices. Il n'était pas, ni n'est point seul en pareil cas, et l'on voudrait, modifiant à peine, encore que l'on rougisse beaucoup à la pensée d'un tel crime, un vers trilingue et fameux de Baudelaire, chanter à l'intention de ces oublieux :

Remember! Souviens-toi! Distrait! *Memor esto.*
Faut-il, à chaque instant, te dire : *Memento!*
Polymnie, Uranie, Euterpe, Melpomène,
Terpsichore, Clio, Calliope, Erato
Et Thalie, en riant, se tiennent au manteau
Du pensif Apollon qui par l'azur les mène.

Qui nous défendrait, au demeurant, d'user du même moyen que nous venons de condamner et qui est de couper la queue des mots? La méthode ici brusquement cesserait d'être déplorable, car loin que nous entreprenions de raccourcir les mots afin qu'ils soient plus vite dits, nous ne garderions d'eux qu'une syllabe et la première pour qu'elle nous rappelât tout le nom que nous ne voulons plus oublier. Polymnie, Uranie, Euterpe... ne seraient plus que *Po, U, Eu...*

— Oh! Oh! s'écria M. Théodore Decalandre, je crois que je vois bien où vous nous voulez mener et que vous allez tout à l'heure nous dire une de ces formules ou formulettes dont on usait, au temps jadis que nous étions écoliers, pour nous enseigner à jamais quelques fameux

événements de l'histoire. Je sais encore : *Cesautica, Claunégalo, Vivestido,* où vous reconnaissez César, Auguste, Tibère, Caligula, que suivent Claude, Néron, Galba, Othon, et enfin Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, dans ce cortège comprimé des douze Césars, et n'ai point oublié : *Nicoé, Chacoco, Nicola, Lalala, Luluvi...*

— Vous m'effrayez! dit Mme Baramel.

— Ce sont les conciles et dans leur ordre au long des siècles : Nicée, Constantinople, Ephèse, Chalcédoine, deux fois Constantinople, Nicée, Constantinople, quatre fois Latran, deux fois Lyon, qui était Lugdunum, Vienne...

— Et vous songez à dire pour les Muses...

— CLIPOMEL, CALEUTER, ERUTHA, ou, pour ne point gémir en telle sécheresse et s'il ne vous déplaît point :

> Gonflant ses belles cornemuses,
> Apollon rêve dans l'éther,
> Où Clipomel et Caleuter,
> Comme Erutha sont les neuf Muses.

Mais, peut-être, et plutôt que d'évoquer de la sorte ces synthétiques et barbares Caleuter ou Clipomel, aimerez-vous mieux dire tout simplement à ces indulgentes déesses :

Muses, pardonnez-moi; je ne sais plus le nom,
Où chacune de vous cache ou montre ses charmes,
Mais pour mieux embellir mon sourire ou mes larmes,
Quand j'ai recours à vous, ne me dites pas : Non!

— Eh! mon pauvre ami, qui a le temps, par ces saisons agitées, d'avoir recours aux Muses, pour parler comme vous?... J'ai, l'autre jour, rencontré dans la rue de la Pompe, un de nos amis que je n'avais plus vu depuis un an et qui ne m'étonna pas beaucoup quand il entreprit de m'exposer sa nouvelle industrie :

— J'ai fondé, disait-il, le T. R.

— Comment?...

— Oui, le *Théâtre Rapide*. Notre époque n'a plus le temps d'écouter de vastes comédies ni des drames interminables.

— Et que jouez-vous?

— P. P. P. P. P.

— Vous dites?

— Petites Pièces Pour Personnes Pressées.

— J'aimerais mieux : P. P. P. P. P. P. *etc*... et c'est-à-dire : Pièces puissantes, plaisantes, poignantes, profitables, profondément pensées, patiemment pesées, paisiblement parachevées par purs poètes pour personnes peu pressées... Nous avons l'air de rédiger des télégrammes.

— Et nous donnons ce soir *Cyrano de Bergerac*.

— Cinq actes! Vous n'y pensez pas.

— J'y pense! Ma méthode est de comprimer les textes.

— Vous courez au *slogan;* et déjà je pense qu'on dit...

— J'ignore ce qu'on dit et sais ce que je vaux.
Puisse-t-on, quelque jour, évoquant mes travaux,
Dans un siècle où trois mots diront quinze pensées,
Honorer à Paris des Muses condensées,
Qui chantent pour ma gloire à l'ombre d'un laurier :
— Il sut ne vider point son petit encrier,
Et, rejetant au gouffre une coutume antique,
Réduisit l'épopée aux bornes du distique.

— Je...

— Je ne m'occupe point encore d'épopées : le théâtre est ma proie. *Cyrano.* Premier acte. Les scènes du début hardiment résumées, ne durent pas le temps d'un éclair et nous sommes au duel du héros de la pièce et du vicomte :

Sonnet de ce duel qu'en l'hôtel bourguignon...

— Sonnet?... Que dites-vous?... Je croyais que c'était...

— La perte d'un instant nous peut rendre malade :
Un sonnet est moins long, Monsieur, qu'une ballade.

Entendez Cyrano :

Elégant comme Céladon,
Je jette avec grâce mon feutre;
Du grand manteau qui me calfeutre
Je fais lentement l'abandon.

Où vais-je vous larder, dindon,
Qui n'avez voulu rester neutre?
Sous le cordon? Sous la maheutre?
Car j'ai tiré mon espadon!

Agile comme Scaramouche,
J'ouvre la ligne, — je la bouche...
Tiens bien ta broche, Laridon!

Je quarte du pied, j'escarmouche,
Je coupe, je feinte... Hé! là, donc!...
A la fin du sonnet...

LE VICOMTE

(parant le coup et, de son épée, perçant le cœur de Cyrano)

Je touche!

— Il l'a tué?... Et la pièce?...

— Elle est finie. N'est-elle pas ainsi beaucoup plus brève? Juste le temps d'un demi-rêve... Nous n'avons plus un moment. Et puis voilà qui fait songer! M. de Bergerac eût pu mourir tout jeune...Si Pyrrhus était mort

aux batailles de Troie et Bonaparte au pont d'Arcole?... « Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court... » Il faudrait du temps pour rêver, mais on n'a plus une minute...



LA POULE QUI COUVAIT DES NOIX

— LE THÉATRE, SOUPIRA M. LALOUETTE... Je songe à composer une pièce où le public entendrait certes, mais ne verrait jamais les acteurs, qui demeureraient en la coulisse; et ce ne serait point pour que le directeur se trouvât dispensé de vêtir ses pensionnaires, mais afin d'obliger les spectateurs ou, pour mieux dire, les auditeurs, à ne se soucier plus que de mes pensées, car j'ai remarqué que les personnes qui vont au théâtre se montrent beaucoup plus occupées de la robe et des épaules des comédiennes que du texte où l'auteur a souvent glissé mille merveilles.

(Je ne sais si je vous ai dit, c'est une confidence, que M. Lalouette a fait jouer, l'an dernier, une comédie qui se fût enrhumée au vent des sifflets, si le public n'avait renoncé depuis longtemps à marquer sa colère en imitant la voix des serpents.)

— Monsieur, répondit M. Polyphème Durand, il se

faut garder, je crois, de vouloir modifier, et surtout si vivement, les choses où les hommes sont accoutumés, et votre invention si elle nous devait rassembler en un théâtre, où nous serions tous comme aveugles, ne surprendrait pas moins, encore qu'on ne la pût qu'à peine nommer horrible, que ne le fait le poisson appelé *sargon* ou, s'il vous plaît mieux, *sargue,* quand on nous rapporte qu'il lui prenait souvent la folie d'épouser les chèvres qui, d'une lèvre innocente, paissaient non loin des bords méditerranéens. Je n'ai point Pline sous la main, pour vous conter ce qu'il dit de cette sorte de muge, mais on m'assure qu'Ælian, au chapitre vingt-trois du premier livre de son histoire des animaux, nous peint ce curieux et furieux poisson que les nièces du bouc font tomber au délire. Alciat lui a consacré trois distiques élégiaques où l'on apprend que le pêcheur subtil s'habille de la dépouille d'une chèvre, pour prendre ce malheureux monstre au milieu des égarements où la passion l'abîme en le faisant bondir hors de l'eau :

Villosæ indutus piscator tegmine capræ...

— Je pense, dit Mme Baramel, que vous riez!

— Il n'en est rien, Madame, et ce n'est point à dire que je ne veuille point croire que ces vieux auteurs ont beaucoup rêvé, car si on les voulait suivre, il nous faudrait bientôt nous demander si l'hippocampe, et l'éty-

mologie du moins nous y inciterait, n'est pas le fils du cheval et de la sœur de quelque poisson. Mais je vous parlais du pêcheur :

Notre ami, le pêcheur, là-bas, ne nous salue,
Mais n'ose nous crier qu'il ne veut point nous voir,
Et couvert de la peau d'une chèvre velue,
Demeure taciturne aux pénombres du soir,
Et sur le bord des mers, penche sa tête qu'orne
Les *bina cornua* qu'on nomme double corne.
Vous jureriez qu'il broute et que l'herbe saurait,
S'il ne la broutait plus, lui donner du regret.
Il attend le poisson dont votre esprit s'étonne,
Tandis que vous parlez de me prendre le pouls,
Ce sargon qui raillant la foudre et l'autochtone,
Des filles de nos boucs est l'imprudent époux,
Et si prompt que l'instant sous l'onde le ramène.
Salluste du Bartas rapporte en sa *Semaine :*
« *L'adultère sargon ne change seulement*
« *De femme chaque jour sous l'ondeux élément :*
« *Ains, comme si le miel des voluptés des ondes*
« *Ne pouvait assouvir ses amours vagabondes,*
« *Les chèvres il courtise, et sur les bords herbus*
« *Veut goûter les plaisirs qu'ont leurs maris barbus.* »
Ce sargue, sans rêver aux proches funérailles,
Ou, du moins, à la poêle où déjà l'huile bout,
Pour l'obscure Vénus brûle de bout en bout
Et n'est plus qu'un brasier sous d'humides écailles.
La mer ne saurait point éteindre si beaux feux,
Et, battant l'air surpris de sa grande nageoire,
Déjà, sous son empire, il voit la beauté noire
Et le rare bonheur où l'entraînent ses vœux.

Le pêcheur se redresse et, dans ses bras l'emporte,
Nous le montre, le roule en la vaine toison,
Et songe en regardant le toit de sa maison,
Que ce monstre amoureux n'est qu'une bête morte.

Ayant soufflé, M. Durand reprit :

— Renoncez, Monsieur le dramaturge, à votre dessein où le public ne verrait qu'une pauvre chèvre si vous aviez le malheur d'être un de ces sargues fabuleux. Ne nous faites pas non plus, par votre projet, penser à cette poule d'Extrême-Orient qui, rêvant que les noix étaient des sortes d'œufs, résolut d'en couver quelques-unes, tant elle était sûre d'étonner ensuite toutes ses rivales. Nulle des noix, hélas! ne s'ouvrit pour livrer à l'azur aucun nouveau poussin vêtu de feuilles vertes :

Dans la cour du palais chinois
Où l'indifférence l'oublie,
La poule qui couvait des noix
Est morte de mélancolie...

NOUVEAU TRIOMPHE DE LA RIME

— QUE DE GENS, DIT M. THÉODORE Decalandre, qui tout le long de leur existence couvent des noix et je ne parle pas seulement de beaucoup de poètes qui, de saison en saison, ne cessent jamais d'être au point de mettre au jour un de ces chefs-d'œuvre qui rendrait enfin leur nom fameux. Demain, demain, murmurent-ils... C'est une noix.

— Comme je les plains, dit Mme Baramel, et surtout quand je pense à tous les efforts où ils s'exténuent pour trouver leurs rimes qu'ils vont parfois et vainement chercher à l'autre bout du monde! Car la rime...

Mais M. Labride commençait de nous lire un poème où il avait entrepris de louer l'époque fort ancienne où, durant son enfance, il avait passé quelques saisons dans le département du Pas-de-Calais.

— Souvenirs, disait-il,

Souvenirs d'un printemps lointain
Où je riais à mon matin!
Mais comme l'air est incertain,
Où je trouve, en cherchant ma trace,
Mille fantômes que j'embrasse
Dans cette pénombre d'Arrasse...

— *Arrasse!* s'écria Mme Baramel. Depuis quand dites-vous *Arrasse?* Le chanteur Polin, il est vrai, dans l'un de ses refrains disait : *Arrasse...* Mais, quand j'étais petite fille, on m'enseignait : Pas-de-Calais, chef-lieu Arras... N'en serait-il plus ainsi? Les écoliers, s'ils avaient le malheur de vous entendre, nous parleraient bientôt de *Vesoule,* de *Toule,* de *Gape,* de *Chandernagore.* de *Bergeraque,* de *Ribéraque...*

— Sur un cheval, en anglais : *horse,*
De Nérac je fus à *Cahorse,*

fredonnait M. Lalouette.

— Madame, dit M. Labride, mon *Arrasse* n'était qu'une petite licence pour la rime et je ne pensais guère que vous en pussiez être si durement choquée.

— J'entends bien, dit M. Polyphème Durand, que la forme des mots et leur son changent parfois et, par exemple, lorsqu'un terme émigre d'une langue en une autre, comme on voit que *Winchester,* que nos aïeux eussent fait volontiers rimer avec *éther,* est devenu

Bicêtre, qui rimerait avec *ancêtre*, où l'on peut, en effet, remarquer qu'un même mot sait, tour à tour, servir à la formation d'une rime masculine, comme *Arras*, avec *vel hodie, vel cras*, ou s'épanouir en une rime féminine, ainsi qu'il fait en votre petit poème, où le même nom de ville s'accorde maintenant avec *embrasse* et *trace*.

— Je crains, dit M. Labride, que vous ne vous moquiez de moi, et je pourrais pourtant vous dire, qui vous confondrait peut-être, que j'ai, comme l'autre l'exigeait, un texte. Vous me permettrez de penser à Patras, comme à la bataille de Lépante où Cervantès reçut dans la main gauche un grand coup d'arquebuse. Vous vous rappelez que, sur le propos d'un mauvais potage « *d'où les mouches à jeun se sauvaient à la nage* », Mathurin Régnier évoquait ce fameux combat naval, et d'une manière effroyable, quand il confondait en son esprit les mouches qu'il regardait et les malheureux guerriers tombés à la mer. On n'avait point l'esprit si tendre en ce temps-là qu'au nôtre; et, sans s'émouvoir, le poète considérait dans son assiette :

Les mouches qui flottaient en guise de soudards,
Qui, morts, semblaient encor, dans les ondes salées,
Embrasser les charbons des galères brûlées.

Eh! bien, c'est là, ou, pour mieux dire, deux vers plus haut, que vous verriez qu'afin de rimer avec les

enseignes de Thrace, Régnier n'hésitait point à dire de son affreux potage :

Je l'accompar erais au golfe de Patrasse...

Ai-je fait autre chose, écrivant *Arrasse*, que d'ajouter, à mon tour, *se* au nom d'une ville qui s'achevait en *ras? Patras, Patrasse; Arras, Arrasse.*

— Monsieur, dit M. Théodore Decalandre, vous savez bien que vous ne nous avez pas convaincus, puisque vous n'avez pu vous convaincre assurément vous-même de la légitimité de votre méthode où vous ne nous montrez qu'un certain goût, que nous vous connaissions, du caprice; mais puisque vous aimez les rimes jusqu'au point que vous jouez de la sorte avec elles, il ne vous aura pas échappé que vous avez, en ce temps, un grand sujet de vous réjouir. Vous avez lu dans les journaux le premier résultat du concours qu'avait organisé le comité national des conseillers du commerce extérieur, dont on ne nous a jamais dit qu'il se souciât beaucoup de restaurer ou de conforter l'art de rimer en notre pays.

Il s'agissait de composer un *slogan*, comme l'on parle en nos saisons, dont la pointe fût rigoureusement dirigée sur le cœur de l'autarcie, et je vous rappellerai que les cinq devises enfin retenues sont, d'une certaine manière, très remarquables. Vous les connaissez : *Pays qui s'isole s'étiole; A commerce mondial, bien-être national...*

— Vous courez la poste! dit M. Durand. Que ne marquez-vous la rime un peu plus fortement. *S'isole!... S'étiole!... Mondial!... National!... Ole, Ole! Al, Al!...*

— *Frontières fermées, pays affamé; Commerce extérieur, bien-être à l'intérieur. Les échanges entre voisins sèment la paix sur leur chemin.* Il faudrait être sourd, en effet, pour ne point démêler que si plusieurs de ces vers sont un peu courts ou un peu longs, ils riment pourtant ou que, du moins, ils font, à ce propos, ce qu'ils peuvent. J'aimerais mieux, je l'avoue :

Commerce extérieur :
Bien-être intérieur.

Frontière fermée :
Patrie affamée.

Commerce universel,
C'est le pain et le sel.

Qui s'isole,
S'étiole...

Mais il ne faut point trop ici se soucier de courir après la perfection : les délicats sont malheureux... Et tout ce que je voulais vous dire, c'est que, recherchant une formule qui frappât les esprits, ce concours nous en présente, et comme tout naturellement, cinq où se retrouve

ce précieux et puissant artifice de la répétition d'un même son que l'on pourra bien mépriser de mille manières, mais qui n'en reste pas moins l'une des armes les plus fortes de notre langage quand il veut toucher ou convaincre.



D'UN CERTAIN RÉALISME

— CERTES, S'ÉCRIA M. ESCANECRABE, IL faut toucher, il faut convaincre !... Et que la rime s'y montre magnifiquement efficace, qui en voudrait douter? Mais elle ne doit soutenir que des propositions où seulement le vrai se montre.

Il toussa, puis, tirant de sa poche, un petit papier qu'il déplia lentement :

— Je voudrais, reprit-il, vous lire quelques vers que je ne pense pas qui forment un chef-d'œuvre, puisque aussi bien je les ai faits, mais qui méritent, je le crois, de monter jusqu'à vos oreilles : ils vous diront, comme ils pourront, grandes merveilles.

— Ah! Monsieur, s'écria M. Lalouette, quelle imprudence!

Il ne faut jamais dire aux gens :
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille...

L'ignorez-vous, quand La Fontaine nous l'a dit? Il est si difficile de nous persuader de quelque prodige! Rappelez-vous Nicéros, au festin de Trimalcion, quand il raconte qu'au clair de lune, son compagnon de route, qui était soldat, se déshabilla brusquement et devint loup. Nicéros sent bien qu'on ne voudra pas le croire et, loin d'attaquer, en quelque sorte, ses auditeurs et de s'écrier : *Quelle grande merveille!* sans que personne ait encore rien dit, il se défend : *Nolite me jocari putare... Ne pensez pas que je plaisante! Pour le plus bel héritage du monde, je ne mentirais pas!* Ainsi parle-t-il, et nous voilà presque tentés de le suivre, quand il ajoute que son camarade s'élance à quatre pattes et disparaît dans les bois, en hurlant.

Il est d'autres manières de nous inciter à la confiance : on peut nous convier, par exemple, à considérer qu'il n'est pas du tout étonnant que nous surprenne une aventure invraisemblable, et l'Arioste, qui goûte au demeurant tant de plaisir, et si radieux, à se moquer de ses lecteurs qu'il enchante en s'enchantant, s'il nous montre Sacripant, roi de Circassie, que l'amour fait gémir dans la solitude d'une forêt, où il murmure le nom d'Angélique, auprès de deux de nos ruisseaux, et s'il advient précisément, et par le plus complaisant des hasards, qu'à peu de pas, invisible dans le feuillage, cette belle personne entende, jusqu'au moindre soupir et jusqu'au dernier mot, les plaintes et les délires du

monarque, le poète nous dit, et comme s'il y prenait à peine garde : « *C'est ainsi que, tout à coup, dans une heure, dans une minute, un événement naît, que des années par milliers ne pourraient jamais produire.* » Nous sommes rassurés, et il fallait bien qu'Angélique se trouvât ainsi tout près du prince désespéré, puisque c'était là la fois unique où toutes choses, par le monde, se rencontraient si heureusement disposées... Écoutez encore l'Arioste, quand il proclame : « *Le vulgaire ne croit qu'à ce qu'il peut voir et toucher; c'est pourquoi, j'en suis sûr, les hommes dépourvus d'expérience hausseront les épaules à mes récits, et il ne m'importe guère que les ignorants m'écoutent ou ne m'écoutent point! Mais vous, amis de la vérité...* »

— Voilà qui fait plaisir! C'est à nous qu'il parle, n'est-ce pas?

— « *...amis de la vérité, ce n'est point des fables que vous verrez dans mon discours...* » Que va-t-il donc nous révéler? Que l'affreuse géante Ériphile, dont la morsure est venimeuse, chevauche, si j'ose dire, un loup, magnifiquement harnaché, un loup plus gros qu'un bœuf.

— Je ne pense point, dit M. Escanecrabe, vous peindre aucun miracle de cet ordre, mais seulement ce que j'ai vu, dans le lieu même où nous sommes, car il est bien vrai qu'encore que j'aie été convié mille fois à parcourir le monde, qui me demeure inconnu, je ne suis jamais sorti de chez moi. Je commencerai donc :

Qu'ai-je à faire de l'univers
Ni du voyage où l'on me prie,
Quand je vois, en cette prairie,
Les prodiges les plus divers?

— La chatte est noire et les choux verts, murmura fort irrévérencieusement M. Lalouette.

— La libellule a quadruple aile,
Quand le canard n'en a que deux;
Mais ton cœur n'a point souci d'eux,
Et tu roucoules, tourterelle!

L'araignée a huit pattes, la
Mouche six et la chèvre quatre;
Le coq deux : telle Cléopâtre,
Qui, sur deux pieds, étincela!

— Le beau spectacle que voilà! dit M. Polyphème Durand, et cette Cléopâtre qui si prodigieusement ressuscite par vos soins, à la seule évocation d'un coq, me fait surtout songer à M. de Brébeuf, qui lançait aussi des étincelles, quoique ce ne fût que par figure, ainsi que Boileau nous l'a rapporté :

Malgré son fatras obscur,
Souvent Brébeuf étincelle...

M. Escanecrabe continuait :

L'âne brait et la vache meugle,
Tandis que le colimaçon
Ne sait chanter nulle chanson,
Près du ver qui demeure aveugle.

— C'est affreux! s'écria Mme Baramel. Mais êtes-vous certain que les vers n'y voient pas?

— Baudelaire, Madame, qui avait assurément étudié cet humble et terrible animal, nous enseigne ou nous rappelle qu'il est non seulement aveugle, mais encore qu'il n'entend rien, comme il est proclamé dans cet alexandrin, où le poète les harangue tous :

O vers, noirs compagnons sans oreille et sans yeux...

Mais M. Escanecrabe achevait de nous dire son poème :

Toi qui fendant le pied des veaux,
Respectas le sabot des mules,
Que de gouffres tu dissimules,
Nature, en tes moindres travaux!

— Monsieur, dit M. Polyphème Durand, nous entendons certes ce qu'était votre dessein et vous accordons que la fille de l'âne et de la jument, qui ne porte au reste qu'un sabot au bout de chacune de ses pattes, n'a point le pied fendu, comme on voit celui des taureaux et de toute leur descendance, mais votre poème

nous montre surtout, je le crois, et par le fait, qu'il ne suffit point de définir les choses pour qu'elles se montrent émouvantes. C'est peu que de déclarer que la brebis bêle, que le corbeau croasse, que les serpents n'ont point aucune jambe, que la pomme, quand elle est mûre, a coutume de quitter l'arbre et que le carré de l'hypoténuse... Ce n'est point assez de dire le vrai pour toucher les cœurs; et n'ayant garde d'entreprendre, à cette heure, un vaste discours où nous examinerions quelques-uns des secrets de la poésie, je déclarerai seulement, et pour ne choisir qu'un exemple, qu'il ne me soucie guère, et pour ce que, d'abord, nous le savons, qu'on me dise que l'eau est un liquide transparent, tandis qu'il me parait délicieux que sur le propos d'une rivière où se penche un oiseau, La Fontaine, en un vers, nous confie :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours...



MYSTÈRES DE L'HIPPOGRIFFE

COMME LE TEMPS ÉTAIT TRÈS NUAGEUX sur ce coin du Béarn où l'été nous fait cuire, M. Polyphème Durand soudain leva le doigt et dit :

— L'hippogriffe, en ce moment, plane en plein azur au-dessus de ces lourdes et sombres vapeurs qui nous cachent le ciel.

Mme Baramel aussitôt demanda qu'on lui dît, une bonne fois, ce qu'était un hippogriffe.

— C'est, répondit M. Durand, un animal d'une espèce très rare : l'Arioste nous l'affirme et nous pouvons croire qu'il s'y connaissait. Cette bête est fille d'un griffon, non point d'un chien griffon, vous l'entendez, Madame, mais d'un de ces griffons qui seraient fort propres à vous épouvanter, s'ils se posaient sur la prairie où nous sommes, sous ce pommier. Vous n'avez certainement pas oublié qu'en la huitième églogue, comme Damon se lamente que la belle Nise, qu'il aime, chérisse Mopse, il

s'irrite jusqu'au point de s'écrier : *Que ne verrons-nous pas! Les griffons maintenant vont s'unir aux cavales!...* C'est assez vous dire que ce n'était point là leur usage, et vous n'en serez guère surprise, si vous considérez que ces griffons étaient les fils des lions et des aigles. Les quelques personnes qui ont pu, peut-être, les approcher, et non sans crainte, et notamment Servius, qui paraît pourtant n'écrire que de seconde ou de troisième main, nous disent qu'ils eussent été tout à fait lions, s'ils n'avaient eu de l'aigle la tête et les ailes. Ils ajoutent que ces monstres sont furieusement ennemis des chevaux; et il conviendrait, sans doute, de n'entendre aux paroles de Damon, encore qu'elles soient heureusement cadencées, que le cri de la colère et du dépit d'un amoureux si bien blessé qu'il n'a plus aucun souci d'exprimer rien qui ressemble à la réalité que nous connaissons, si ce n'est les transports de son affreuse jalousie.

Pourtant, et puisque Virgile lui-même a pris le soin de nous rapporter la harangue de cet extravagant berger, il n'est que sage de se demander si elle n'enfermerait pas, sous les apparences de l'inanité, quelque vérité secrète, car vous n'ignorez guère que selon une tradition qui ne s'est point perdue, le poète des *Bucoliques* était un fameux magicien, et l'on remarquera d'ailleurs que, dans cette même églogue, Alphésibée nous enseigne comme on pratique divers enchantements. Nous sommes, au reste, maintenant assurés que les griffons ne

sont point nés du rêve incertain des joueurs de lyre, car, s'il est téméraire d'affirmer, tant qu'on n'en tient aucune preuve, qu'un mortel possède une descendance, il ne se rencontre aucun esprit qui soit si rigoureux que de nous interdire de penser qu'un être vivant, qui bat des ailes et qui frappe le roc de son sabot, avait un père : l'existence de l'hippogriffe nous montre donc que le griffon, dont il est le fils, n'est pas seulement un songe et nous révèle une fois de plus que les dieux avaient pourvu Virgile d'une lumière qui n'a point accoutumé d'éclairer nos humbles chemins; mais, subtilement, cette clarté, le chantre des bergers la laissait filtrer aux paroles véhémentes et comme vaines de l'un de ses personnages, de telle façon que seuls quelques lecteurs élus en fussent éblouis.

Ce n'est point la première fois qu'on aura vu des êtres, qui se détestaient si violemment que l'un voulait dévorer l'autre, s'unir tout à coup, comme s'ils s'étaient toujours aimés; et nulle tête bien faite ne songera seulement à s'étonner que le fils cruel de l'aigle et du lion ait épousé la fille du cheval, d'où naquit l'hippogriffe, qui, sentant rouler dans ses veines le sang des carnassiers comme des herbivores, demeure vigoureux et terrible, mais se laisse aisément chevaucher par les personnes qui sont pourvues d'un talisman ou, du moins, de la protection de quelque enchanteur assez puissant, comme était Atlant de Carène.

— Monsieur, dit Mme Baramel, je n'entends à peu près rien à ce que vous dites depuis un moment et me demande seulement pourquoi vous pouvez bien penser que ce monstre, nommé hippogriffe, plane précisément au-dessus de nos têtes, que lui cachent les nuages, plutôt qu'en n'importe quel autre lieu du monde, à moins que vous ne rêviez que nous ayons quelque raison, que j'ignore, d'être ainsi favorisés d'une si rare présence.

— Madame, dit M. Polyphème Durand, les discours, dès qu'ils se montrent un peu longs, incommodent les personnes qui les écoutent : je ne doute pas que nous ne reprenions cette conversation au premier jour et vous prie de considérer que je ne manquerai pas de vous dire pourquoi c'est en cet endroit où nous sommes et où passa la célèbre Bradamante, qu'il convient de songer à l'hippogriffe, que vous ne voyez pas, mais qui n'en est pas moins au-dessus de nous, comme est la foudre, que nous n'avons pas non plus encore aperçue et dont vous disiez tout à l'heure que vous la craigniez beaucoup, pour ce que notre petit toit béarnais tremble dès qu'elle nous aveugle de ses flèches de lumière.

LE CHEVAL DE BRADAMANTE

— MONSIEUR, DIT LE LENDEMAIN Mme Baramel, sous les mêmes branches où les oiseaux se taisaient comme s'ils étaient au point de mourir de soif, tant la chaleur était lourde, vous ne m'avez point encore répondu et quoique je veuille croire que Bradamante soit ici venue...

— N'en doutez point, Madame, répondit M. Polyphème Durand, et si je l'osais, vous m'entendriez fredonner :

Elle a passé par ici,
Bradamante, Bradamante,
Elle a passé par ici,
Le cœur plein d'un grand souci.

Il court, il court, le cheval,
Le cheval de Bradamante,
Il court, il court, le cheval,
Par les vaux, et par le val.

Que n'a-t-elle deux chevaux,
La guerrière Bradamante,
Que n'a-t-elle deux chevaux,
Pour qu'ils courent par les vaux.

Il court, il court le cheval,
(Je l'ai dit) de Bradamante,
Il court, il court, le cheval
Rapide et médiéval.

Comme elle n'a qu'un cheval,
La charmante Bradamante,
Comme elle n'a qu'un cheval,
Il galope par le val.

Et, d'une voix soudain plus sonore et plus profonde, il nous fit entendre ce dernier vers :

Et cela m'est bien égal!

— Monsieur, dit M[me] Baramel, je n'oublie point que nous sommes au temps des vacances, et pourtant vous me donnez beaucoup d'inquiétudes, et je vous demanderais s'il est d'abord bienséant de chanter la monture de cette illustre paladine à la manière du furet...

— Un cheval médiéval!... disait M. Escanecrabe. Vous nous répondrez, et non sans vous moquer de nous, que c'est pour nous rappeler le temps où cet animal galopait et pour que nous ne soyons point tentés de rêver que Bradamante ait été la contemporaine d'Annibal

ni que nous la puissions rencontrer dans l'autobus. L'antiquité, les temps modernes!... Courant entre ces deux époques, ne fallait-il que ce cheval se rencontrât médiéval? Et je ne désespère point que vous ne nous donniez bientôt quelque portrait de la cavalière elle-même, où je devine que nous lirons ce distique :

Bradamante, au sein neigeux,
Pudique et moyenâgeux...

Vous auriez pu d'ailleurs, pour faire vos deux vers, imaginer que les quatre sabots du cheval se lancent, en quelque manière, de secrets défis dans cette course, où chacun rêve d'arriver le premier, encore que ce songe soit assez vain, et surtout pour le bout des pattes de derrière, à moins que le cheval ne se tourne, au moment de toucher le but, afin de contempler la route parcourue. Il n'importe et vous eussiez dit :

Chaque pied de ce cheval
D'un pied triple est le rival.

M. Labride murmurait :

Nous nous perdons, Madame, en un sombre problème,
Tandis qu'autour de nous le feuillage sourit;
Trois pattes de mon chien suivent la quatrième,
S'il en est du moins une où se marque l'esprit...

— Où suis-je! soupira Mme Baramel, et si nous continuons de nous égarer de la sorte, nous ne saurons jamais l'histoire que l'on nous veut dire.

— Madame, reprit M. Durand, vous vous rappelez que l'enchanteur Atlant de Carène, qui chevauchait le volant Hippogriffe, avait enlevé quelques seigneurs et des dames, qu'il avait emportés dans son mystérieux château d'acier, qui enfermait ainsi, notamment, Gradasse, roi de Séricane, Sacripant, roi de Circassie, et, surtout, Roger que Bradamante aimait. La guerrière s'étant recueillie, dans une forêt proche de Poitiers, sur le tombeau du fameux Merlin, vit apparaître une magicienne appelée Mélisse, qui était en grec le nom de la plante élue des abeilles. Cette personne savante lui promit de lui révéler où était le castel d'Atlant, afin que la sœur des quatre fils Aimon pût tenter de délivrer le malheureux qu'elle chérissait. Les deux femmes, comme le rapporte l'Arioste, voyageaient ensemble pour atteindre l'Océan, près de Bordeaux et des lieux où la Gironde trouve sa fin. Elles se séparèrent en pleurant. Pendant trois jours, Bradamante devait suivre le rivage atlantique, et deux ou trois personnes, qui ont le goût et le regret des Centaures, me disent que, de la sorte et sur les quatre pieds de son cheval, elle pouvait arriver en quelque Hendaye, pour y dormir la troisième nuit. Elle passa donc ensuite par ici, et, peut-être, en cette prairie où nous parlons d'elle, puisque le château dont les tôles

inoxydables avaient été forgées au feu de l'enfer et trempées dans les eaux redoutables du Styx, et qu'elle vit enfin, s'élevait au plus haut des Pyrénées, et dans ce lieu, précise le poète, d'où, lorsque l'air est calme, on découvre la France, l'Espagne et deux rivages différents, qui sont, comme vous l'alliez dire, les bords de l'Atlantique et de la Méditerranée. Ne vous semble-t-il pas entendre la guerrière amoureuse, au moment qu'elle murmure, tout de même que si elle avait pu lire notre Maynard :

Au pied de ce castel encor chaud des fournaises,
J'ai montré ma blessure à ces deux mers françaises...

Comme elle défit Atlant et délivra Roger, vous le savez, et comment le château disparut dans les airs. Mais c'est par ici, entre l'Espagne et notre ville de Pau, que son cheval foulait rapidement l'herbe ensoleillée, tandis que la courageuse Bradamante le poussait vers Roger captif. C'est par ici qu'elle rêvait au jeune chevalier, et il ne vous étonne plus que je m'abandonne à penser qu'au-dessus de nos têtes, maintenant que tous ces guerriers et la belle guerrière sont au tombeau, l'Hippogriffe plane et parfois, et bruyamment, batte des ailes, dans les solitudes de l'azur, monstrueux, mais immortel, pour être né seulement des songes d'un poète qui avait lu d'autres poètes.

Ne pensez pas au demeurant que je m'égare du tout, et si je vous parle comme je fais de l'Hippogriffe, c'est que mes destins ont voulu, l'an dernier, que perçant le nuage qui m'empêchait de le voir, il soit descendu du ciel pour se poser près de moi.

J'étais, je vous l'avoue, assez bien effrayé, mais comme il fut assez subtil pour s'en apercevoir avant que j'en eusse encore pleine conscience, il eut la bonté de m'éventer de ses deux larges ailes et de prononcer quelques paroles qui me rendirent aussitôt l'espoir de n'être pas dévoré par une tête d'aigle pour nourrir un corps de cheval.

Il n'est, je pense, aucune raison que vous vous étonniez, si je vous confie que l'Hippogriffe sait composer et prononcer des harangues. Autant, en effet, nous sommes volontiers surpris quand une brebis ou un bœuf entreprend de parler, comme il advint à la mort de César, selon de bons témoins, autant il nous paraît conforme à la règle qu'un monstre ne cesse pas de se montrer monstrueux et que par conséquent il se plaise à prononcer des discours, alors que ses parents n'avaient point accoutumé de jamais dire un mot.

Que n'avais-je un crayon! J'eusse pris quelques notes; mais il me souvient très bien que l'Hippogriffe me conta sa généalogie, dont il était fier, et me pria de considérer, pour m'inciter à la modestie, que les monstres, dont il était, et dont les humains volontiers nient l'existence, demeuraient du moins plus longtemps dans la mémoire

des peuples que ne fait la plupart des mortels et même beaucoup de ceux qui rêvent assez facilement que leur nom ni leurs ouvrages ne périront point.

Il me parla longuement des Griffons, et, comme je me hasardais à lui dire que certains, en notre pays, pensaient, après beaucoup d'autres, que ces êtres volants fussent gardiens de trésors qui leur avaient été légitimement confiés, il fit entendre une manière de ricanement qui ressemblait au chant terrible et renouvelé de la trompette. Ce *taratantara*, je ne saurais vous en donner aucune idée; il est vrai qu'à ces sortes de cris, l'effroi m'avait saisi de nouveau.

L'Hippogriffe se tut et remuant doucement et comme amicalement ses deux vastes ailes :

— Ne craignez point, dit-il, et je riais seulement au souvenir d'un de vos auteurs qui pour tenter d'éclairer le mystère des Griffons s'abandonnait, il y a plus de cent ans, à quelques hypothèses dont l'une, où mes aïeux n'étaient plus qu'un symbole, lui paraissait devoir rappeler aux humains certaines lois heureuses de la morale, quand il se délectait à considérer dans les Griffons l'image d'un tuteur lorsqu'il montre l'honnête et vigoureux souci des biens qui lui sont confiés. « *Les oreilles*, disait-il, *signifient l'attention qu'il doit apporter à ses fonctions; les ailes marquent la diligence dans l'exécution; la forme du lion, son courage et son audace; le bec crochu, sa prudence et son économie.* »

— Les oreilles... Des oreilles sur une tête d'aigle?
— Oui, Monsieur, et des oreilles droites...

Rebellion
Contre la règle :
Griffon, fils d'aigle
Et de lion!

Les monstres seront-ils donc toujours en possession de vous étonner? Vous feriez mieux de rire avec moi de ces griffons-tuteurs que je voudrais qu'on introduisît au théâtre où il ne me déplairait pas de voir leur férocité muée en je ne sais quelle ridicule faiblesse aux beaux yeux de quelque Rosine ou d'une Isabelle nouvelle.

Non, Monsieur, et j'en reviens à mon propos que nous n'avions pas beaucoup quitté, poursuivit l'Hippogriffe, et dussé-je vous inciter à des rêveries mélancoliques, il ne faut point que vous croyiez ce que je vous ai tout à l'heure seulement rapporté des Griffons sur le vain propos de leur prudence et de leur économie. Ce sont des monstres redoutables et les plus grands ennemis qu'ait jamais rencontrés la malheureuse race des hommes.

C'est alors qu'il me raconta les déplorables aventures des Arimaspes. Ces pauvres gens n'avaient qu'un œil et dans la Scythie, où ils menaient leurs jours laborieux, ils ne cessaient point d'être en guerre avec les Griffons,

qui leur disputaient les paillettes d'or du fleuve Arimaspius.

L'Hippogriffe s'était montré si éloquent que, lorsqu'il eut repris son vol, il ne passa plus une demi-heure sans que je me prisse à penser à ce peuple lointain où, je ne sais par quel mirage, il me semblait assez bien considérer en mes songes la plupart des humains qui respirent en notre temps. Ayant longtemps conversé, dans cette prairie, avec ce monstre fameux, je ne pouvais plus ne pas croire que les imaginations des vieux poètes et qui paraissent le mieux extravagantes, ne fussent propres à nous révéler mille visages émouvants et secrets de la réalité qui n'a cure des siècles. J'avais entendu ses paroles; j'avais, un instant, touché le bout de l'une de ses ailes.

— Vous rêviez...

— Non, Madame, mais à ce même moment, il avait lancé vers mes doigts un regard si terrible que j'avais aussitôt, essayant de sourire, levé mes deux mains qui tremblaient... Tous les héros de la mythologie, j'étais au point de vous le dire, se ranimaient autour de moi, et leurs tourments et leurs exploits, loin de me paraître vains comme ils faisaient auparavant, je démêlais qu'ils étaient si vrais que je ne m'étonnais plus d'y retrouver sans cesse les aventures de nos contemporains; et songeant de la sorte, je résolus de composer un poème où se trouveraient chantés les travaux et les mélancolies

de ces Arimaspes que l'Hippogriffe m'avait révélés. Peut-être voudrez-vous entendre ce petit ouvrage et je crois qu'au point précis où nous en sommes, il vous suffirait de tourner un feuillet pour que les vers dont je vous parle se rencontrassent sous vos yeux.



de ces Almanachs que l'Hippogriffe avait révélés. Peut-être voudriez-vous entendre ce petit ouvrage et je crois qu'au point précis où nous en sommes, il vous suffirait de tourner un feuillet pour que les vers dont je vous parle se rencontrassent sous vos yeux.

POÈME DES GRIFFONS

A trois pas de la ville et du gave d'Ossau,
Muses, ne rêverai-je au bord du gave d'Aspe?
C'est mon Guadalquivir, mon Tibre, mon Hydaspe,
Mon gouffre, mon torrent, mon fleuve, mon ruisseau,
Mon Lignon, mon Léman, ma Loire, ma Voulzie,
Mon délice, ma poésie.
Les dieux ont son onde choisie
Pour préparer leur ambroisie;
Et pour me peindre encor, podagre ou lionceau,
Et mes songes, sommets brûlés, rampes de jaspe,
Dans ce gave d'azur je trempe mon pinceau,
Et sous l'aspect d'un Arimaspe,
Sur cette page, il me plairait
De sembler faire mon portrait.

Les Arimaspes dans ce site
Se montrent rarement et je n'ai plus l'espoir
Qu'un seul d'entre eux s'y laisse voir.
Ils habitaient au pays scythe,
Et montrant un bizarre orgueil,
Se vantaient de n'avoir qu'un œil.
Ainsi, chacun se fait une petite gloire;
Son œil, pour être unique, est un enchantement,
Lorsque d'en perdre un seul nous serait un tourment.
Nous pourrions nous louer un peu plus sagement
De n'avoir pas triple mâchoire,

Malheur qui nous demeure assez bien inconnu.
Ce peuple n'était pas écailleux, ni cornu;
Il ne volait aux cieux, ni n'allait point tout nu,
Et l'on ne le voit plus qu'en l'histoire ancienne
Au bord oriental de la mer Caspienne.
Des renards pris au piège ils portaient la toison,
Se chauffaient au soleil dans la belle saison,
Mangeaient pendant un mois s'ils tuaient un bison,
Et quand ils discutaient, ils avaient tous raison.
Ils le pensaient du moins et, comme nous le sommes,
Les Arimaspes étaient hommes.

Les Griffons cependant étaient leurs ennemis.
Qui saurait vivre en paix sur cette vieille terre?
On la voyait plus jeune au temps de ce mystère,
Et pourtant, sans mentir, je ne saurais le taire :
A Mars, comme à Bellone étaient ces gens soumis.
Il n'était pas de jour que ce ne fut la guerre;
Il n'était traité ni serment
Qui sut à ces deux dieux donner le sentiment
Que ces gens fussent faits pour vivre heureusement,
Sans fourbir des couteaux dans leur casernement;
Mais un voisin sans doute est toujours alarmant.
Bellone, comme Mars, s'appelait autrement,
Au siècle des Griffons, mais il n'importe guère
Et ce n'est rien qui touche à mon raisonnement,
Ou plutôt à ce songe au bord du gave d'Aspe
Où j'ai fait le dessein de peindre un Arimaspe.

Vous savez qu'au petit matin,
Les fils de ce peuple lointain

Déjà peinaient au bord du fleuve,
Tous les jours, c'était tâche neuve,
Quoique la veille ils eussent fait
Même labeur pour même effet.
L'eau ne cessait d'être féconde :
Ils cueillaient l'or au bleu de l'onde,
Et le mettaient en leur gilet,
Dans la poche la plus profonde.

Qui ne voudrait sur l'or nous rimer un couplet
Que nous chanterions à la ronde,
Pour répandre le bruit qu'il est
Le prince et le monstre du monde?
Mais de m'en taire mieux me plaît,
Car ce sont choses si bien sues
Et qu'on chante si vainement
Qu'autant vaudrait redire avec étonnement
Que le paon dans sa queue a son bel ornement
Ou qu'on a remarqué l'appétit des sangsues.

De redoutables animaux
A nos gens faisaient mille maux,
Et c'étaient les Griffons, fils de lions et d'aigles,
Où l'on voit que l'amour n'a point souci des règles
Où nos songes savants le pensent enfermer.
Allez donc empêcher les vivants de s'aimer!
L'amour, la mort, c'est les deux notes de la gamme;
Elle est courte : chacune est une éternité.
Donc aimer et tuer, quelle félicité!
Je vous conte la chose et n'en suis enchanté.
L'un rêve de massacre et l'autre est polygame;
Ce n'est rien, et demain vous me diriez qu'est né

L'enfant du lièvre jaune et de la carpe noire,
Que je ne voudrais pas m'en montrer étonné,
Quoique sans l'avoir vu, j'eusse peine à vous croire,
Encor que ces Griffons nous donnent à penser
Qu'au plus invraisemblable il faille acquiescer.

Les Griffons prenaient l'or de ces gens misérables.
Les Arimaspes, déjà las,
Dégainaient leurs gros coutelas.
Ils avaient durement travaillé dans les sables;
Dans une onde trop froide ils s'étaient enrhumés;
Ils avaient, tout le jour, manié leur passoire,
Et maintenant que l'heure était soudain plus noire,
Ils laisseraient leur or aux monstres emplumés!
Non! C'était le combat, les corps pleins de blessures,
Les coups de griffes, les morsures;
Les grands becs dans la chair faisaient des trous profonds;
C'étaient mille clameurs, c'était mille épouvantes;
Les couteaux s'enfonçaient dans les plumes sanglantes,
Mais l'or enfin restait aux serres des Griffons;
Et dans le noir azur, vers la lune incertaine,
Où sont dans les rocs blancs leur nid et leur fontaine,
Ils s'envolaient. Adieu, trésors! Le lendemain,
Les vivants repartaient, la passoire à la main,
Et rêvaient à leurs morts en entrant dans le fleuve,
Mais le songe de l'or déjà séchait leurs yeux.

Est-ce là seulement un conte merveilleux,
Et dans ce vain récit, n'est-il rien qui m'émeuve?
S'il n'était que néant, l'aurais-je rapporté?
Par les chaleurs de cet été,
En aurais-je noirci huit feuillets sur ma table,

Si je n'avais pensé qu'il était profitable?
Certes, l'on entend mal qu'un métal précieux,
Qui fait trembler d'orgueil l'homme qui le possède,
Plaise aux monstres ailés de la lune et des cieux
Ni qu'il sache enivrer un oiseau quadrupède.
C'est quelque labyrinthe où se perd notre esprit,
Et nul, sur ce propos, n'a sagement écrit.
Il est peu de vivants que leur désir ne mène
Ou le soin d'assouvir leurs vastes appétits;
Que l'aigle et le lion aiment la chair humaine,
Il leur faut se nourrir et nourrir leurs petits,
Aux quatorze repas qui sont en la semaine,
Si deux fois tous les jours, en toutes les saisons,
Ils se mettent à table ainsi que nous faisons.
Je ne sais leur coutume et je fuis leur domaine.
Mais qu'un Griffon, leur fils, qui ne daigne manger,
Fasse claquer son bec et se rue au danger,
Pour un peu de cet or dont on ferait nos montres,
De cet or si puissant qu'il nous sert à payer
Tant de plaisirs, hélas! où l'on nous voit bâiller,
On ne sait que penser en pareilles rencontres,
Si ce n'est que cet or, quand nous le possédons,
Nous serions avisés d'en faire mille dons,
Ne gardant que le nécessaire,
Par sage crainte des Griffons,
Qui sonnent à la porte ou perçent nos plafonds,
Pour l'emporter aux cieux dans leur puissante serre
Par la fenêtre ouverte, on les voit s'envoler.
Il n'est plus, si l'on peut, que de s'en consoler.

Il est Griffons de toutes sortes.
Ces bêtes-là ne sont pas mortes :

Elles connaissent nos secrets;
Et je sais plus d'une fortune,
Dont s'étonnaient les gens distraits,
Qui ne luit plus que dans la lune;
Et par ce bel été qu'enchantent mille oiseaux,
Rêvant au bord du gave d'Aspe,
Je rends grâces au ciel de n'être un Arimaspe
Et de souffler en paix dans mes pauvres roseaux.

Griffons, de moi vous n'avez cure,
Ni de mes vers,
Cependant que déjà de cette roche obscure
La lune qui s'élève argente les prés verts,
Où, sous le pâle azur, se borne l'univers.
Mes biens ne sont pour vous ni pour votre caverne;
L'or que vous chérissez n'est pas mon souverain,
Ni non plus je ne le gouverne.
Il ne m'importe guère et je marche mon train.
Il est assez modeste et n'aime le tapage;
Et vous pourriez sur cette page,
Où de votre or fameux ne luit le moindre grain,
Me voler un alexandrin :
J'en ferais, sur-le-champ, un, deux, trente et mille autres.
J'aime mieux mes biens que les vôtres.



TABLES

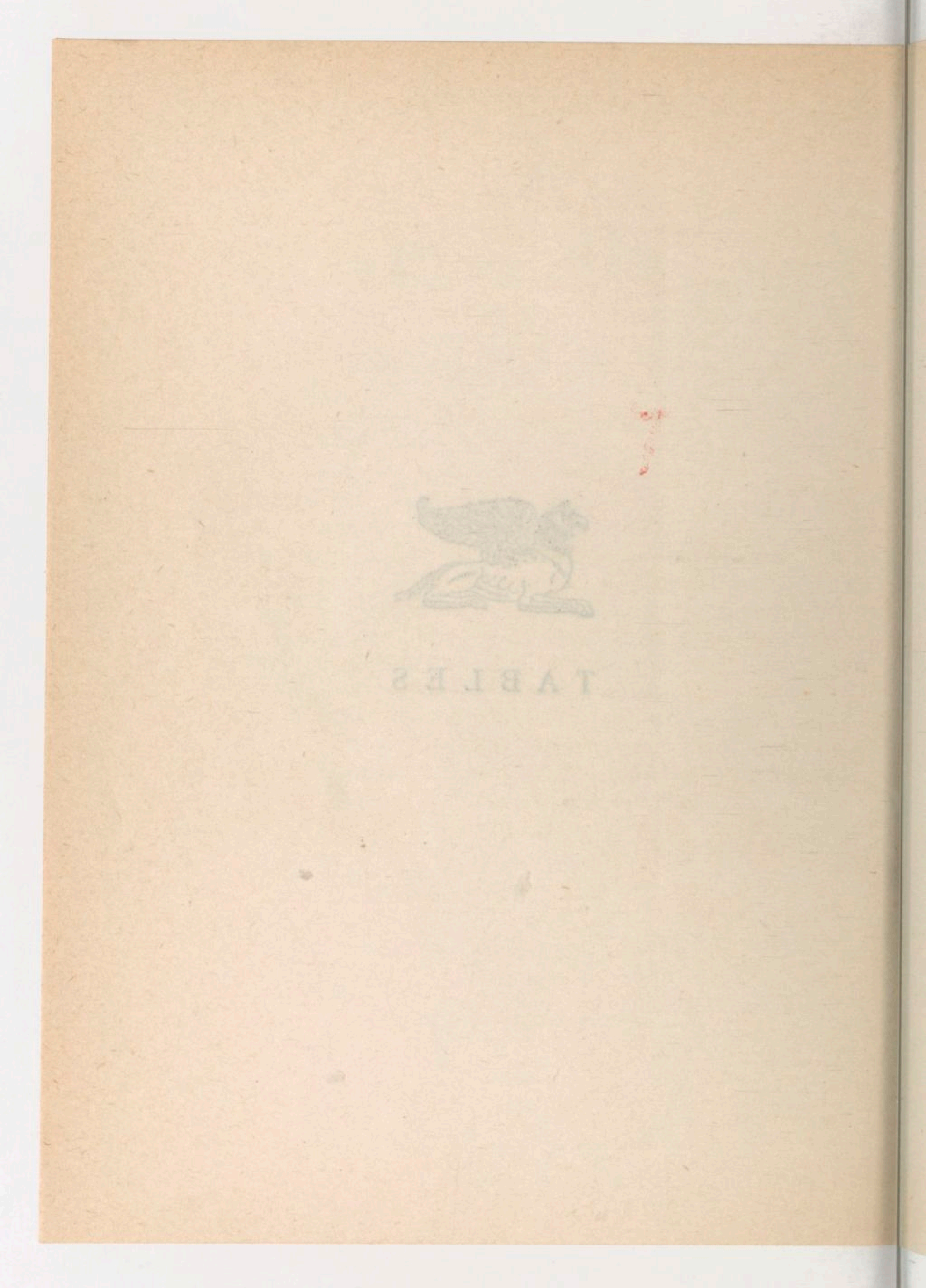


TABLE DES POÈMES

TABLE DES CHAPITRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 JUIN 1938 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)

S. P.

ŒUVRES
DE
TRISTAN DERÈME

Le Poisson rouge . . .	18 fr.
Le Violon des Muses. .	18 fr.
L'Escargot bleu . . .	18 fr.
La Tortue indigo . . .	18 fr.

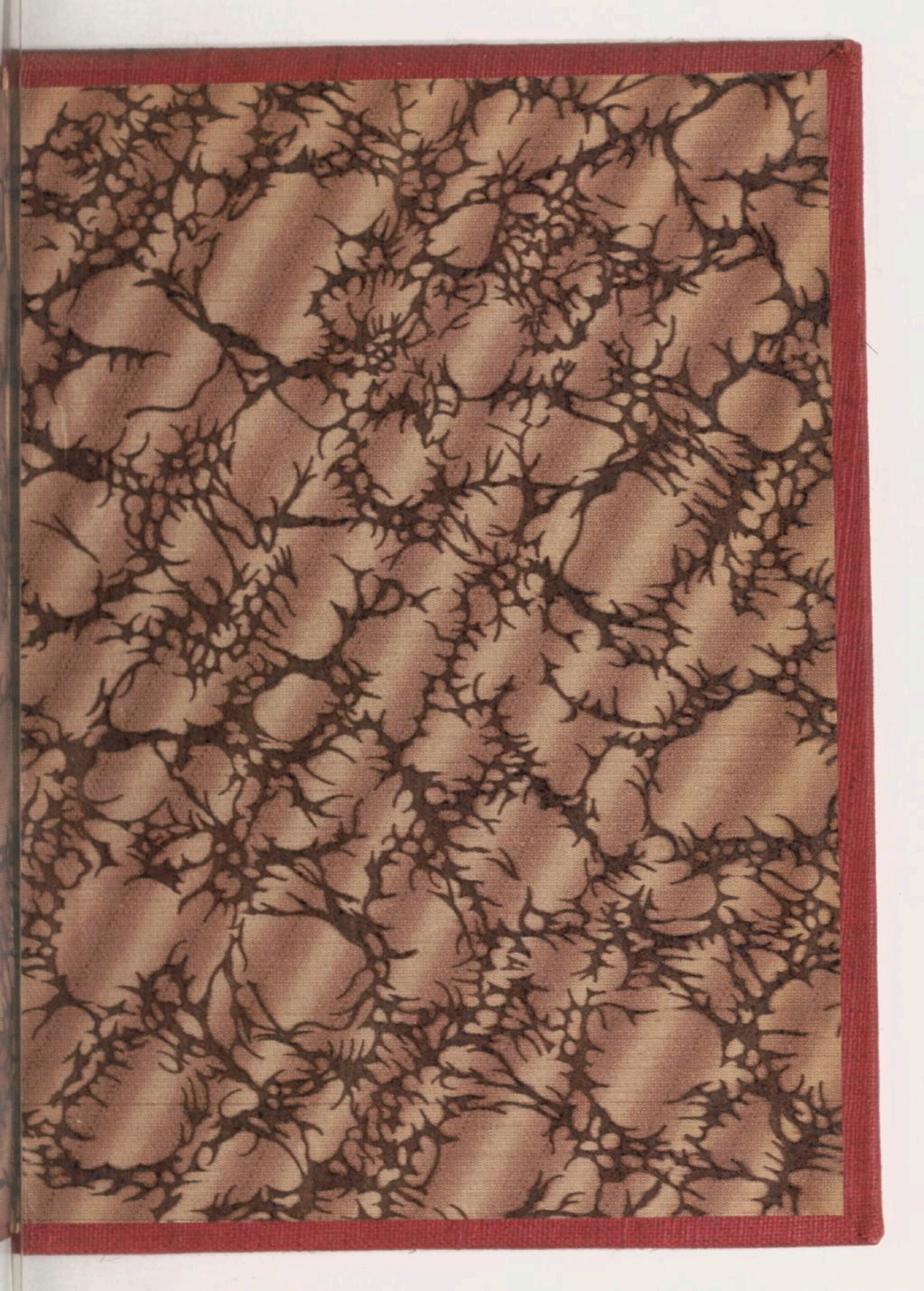
CHEZ

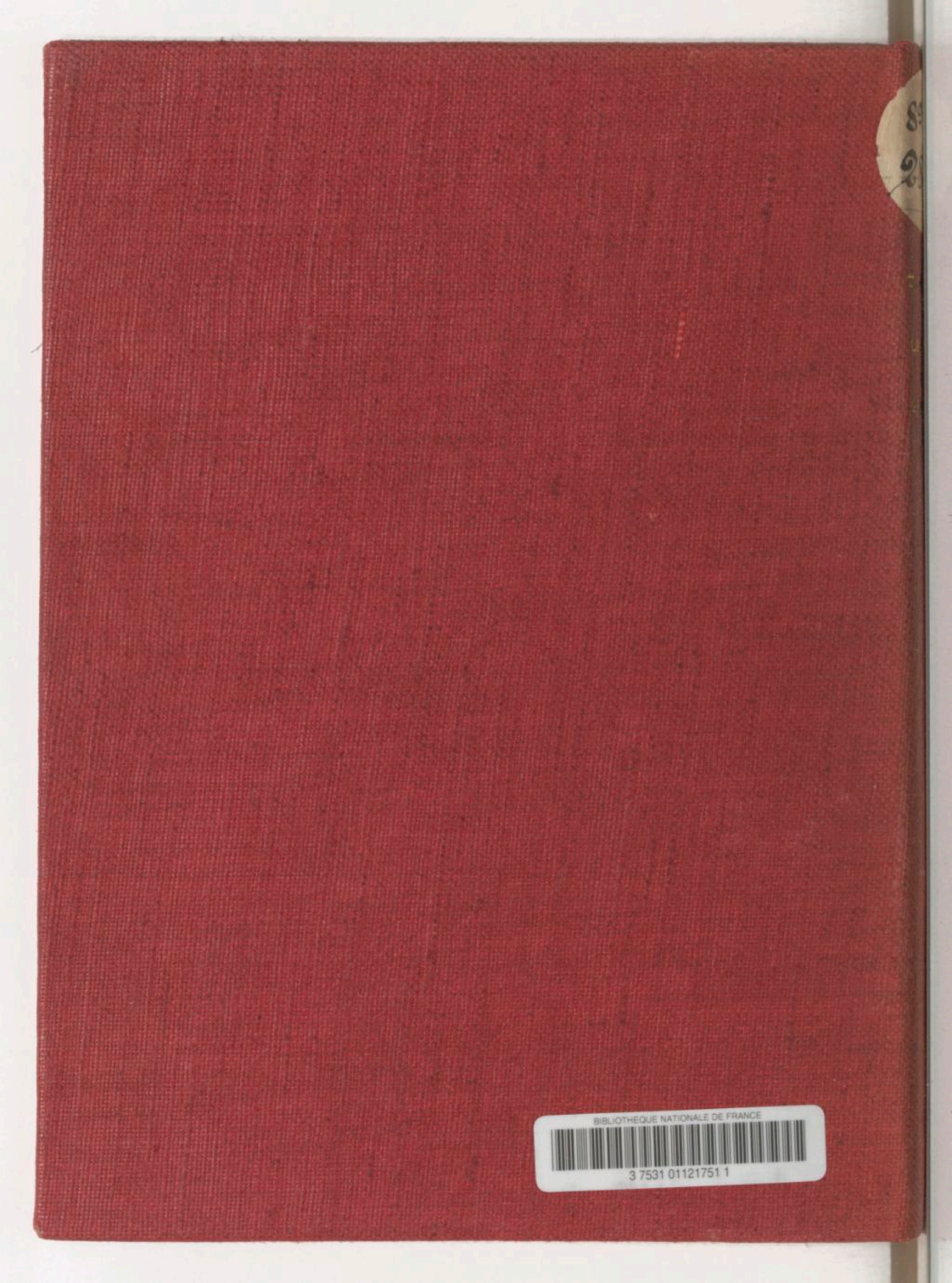
BERNARD GRASSET

Durand, 18, rue Séguier, Paris (France).

16 fr. 50
S. P.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01121751 1